

AKADÉMIAI KIADÓ

MOTS DE CIVILISATION DE HAUTE ASIE EN TRANSCRIPTION CHINOISE
Author(s): LOUIS LIGETI
Source: *Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae*, T. 1, Fasc. 1 (1950), pp. 141-188
Published by: Akadémiai Kiadó
Stable URL: http://www.jstor.org/stable/23656484
Accessed: 11/10/2014 15:03

Your use of the JSTOR archive indicates your acceptance of the Terms & Conditions of Use, available at
http://www.jstor.org/page/info/about/policies/terms.jsp

JSTOR is a not-for-profit service that helps scholars, researchers, and students discover, use, and build upon a wide range of content in a trusted digital archive. We use information technology and tools to increase productivity and facilitate new forms of scholarship. For more information about JSTOR, please contact support@jstor.org.



Akadémiai Kiadó is collaborating with JSTOR to digitize, preserve and extend access to *Acta Orientalia Academiae Scientiarum Hungaricae.*

http://www.jstor.org

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

MOTS DE CIVILISATION DE HAUTE ASIE EN TRANSCRIPTION CHINOISE

Par
LOUIS LIGETI

Lorsque les Hioung-nou en descendant de leurs quartiers de nomade commencèrent, au sud du désert de Gobi, à menacer de plus en plus sérieusement la Chine, les Chinois s'adaptèrent successivement à la tactique de leurs adversaires, ce qui n'allait pas sans emprunter à ces derniers quelques pièces essentielles de l'habillement et de l'armement barbares. Cette réforme mémorable, avec quelque exagération sans doute, est rattachée à un seu nom, à celui du roi Wou-ling de Tchao et à une seule date, l'an 307 avant notre ère.

Plusieurs sinologues se sont déjà occupé de cette influence hioung-nou notable. Dernièrement, [1] Wang Kouo-wei, dans son [2] *Hou fou k'ao* „Recherches sur les vêtements *hou*", paru dans le [3] *Hai ning Wang Tchong k'o kong yi chou*, première série, ch. 22, a repris la question de l'habillement nomade, relevant bon nombre de passages intéressants de sources chinoises, négligés jusqu'ici.

D'autre part P. Pelliot, dans son compte-rendu détaillé, consacré à „*L'édition collective des oeuvres de Wang Kouo-wei*", dans *T'oung Pao* XXVI, pp. 113—182, a passé en revue les changements les plus importants qui se sont produits dans l'habillement des Chinois sous l'influence des Hioung-nou: la jaquette à ceinture, le pantalon des cavaliers, la coiffure nomade, la botte à tige de devant basse, la ceinture et les objets que l'on y accrochait et dont le nombre variait de neuf à treize, la boucle de ceinture. A ce propos, il a examiné plusieurs noms d'origine hioung-nou des articles vestimentaires transcrits par les Chinois; parmi ces derniers se trouve le nom de la botte sur lequel j'ai quelques remarques à formuler ici.

D'après le [4] *Che ming*, le nom d'origine hioung-nou de la botte à tige de devant basse est [5] *so-to*[1]. La prononciation contemporaine en a été restitué

[1]王國維 [2]胡服考 [3]海寧王忠慤公遺書 [4]釋名 [5]鞣鞮

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

par Pelliot sous la forme *sâk-dʿâk* qui peut être ramenée, toujours selon Pelliot, à un mot barbare **saγdaq*.

Le chinois *sâk-dʿâk* représente en réalité la prononciation ancienne chinoise; en effet, dans le Kouang-yun, [6] est épelé [7] *suo-kâk*, et [8] est expliqué comme [9] *dʿuo-lâk*. Pourtant il apparaît que, dans ce cas, la forme ancienne chinoise vaut en entier pour le chinois archaïque. D'abord, nous avons affaire à des mots au jou-cheng ce qui veut dire que le *-k* final, dans les deux cas, doit être ramené à un *-k* final du chinois archaïque, ensuite, que la voyelle principale, dans les deux mots, remonte invariablement à un chinois archaïque *â*, enfin, que ni l'un, ni l'autre n'appartient aux mots dont la finale *-âk* viendrait d'un *-åk* chinois archaïque; cf. B. Karlgren, *Grammata Serica*, pp. 30, 38, classes des finales archaïques XVII et XXIX. De plus, les initiales, faisant partie des mots de la I^re^ catégorie, sont restées inchangées elles aussi; pour le chinois archaïque nous devons donc poser de même respectivement *s-* et *dʿ-*. Abstraction faite de ces détails phonétiques, les deux caractères *so-to* ne sont pas relevés dans la liste des mots chinois archaïques dressée par M. Karlgren, mais leurs homophones, figurant dans la même liste, peuvent nous fournir les renseignements nécessaires: [10] qui est à la fois la phonétique et l'homophone du [11], a la prononciation, en chinois archaïque, **sâk*, ainsi que [12], l'homophone du [13], se lit, à la même époque, **dʿâk*. Par conséquent, les restitutions de M. Karlgren cadrent, dans ce cas, parfaitement avec celles proposées par Pelliot.

Le hioung-nou **saγdaq*, rétabli sur la transcription chinoise, est en principe irréprochable; on peut, bien entendu, partir aussi bien des formes **saqdaq*, **saγdaγ*, **sakdak*, etc.

Quant à l'interprétation de **saγdaq*, c'est là une question bien plus compliquée. La principale difficulté c'est que la langue des Hioung-nou demeure pratiquement toujours inconnue, ou plus exactement, elle ne peut être rattachée avec certitude à aucune des langues connues de la Haute Asie, malgré les nombreuses gloses qui nous en sont parvenues en transcription chinoise. Cependant, le problème a été posé et on a cherché, à plusieurs reprises, à en trouver la solution. Je ne puis songer à reprendre ici, dans son ensemble, l'histoire de toutes ces tentatives; retenons seulement que presque tous ceux qui se sont attaqués à cette question, ont été d'accord pour chercher la parenté du hioung-nou parmi les langues dites altaïques.

Pour les détails, l'accord a été moins complet. K. Shiratori, dans son ouvrage intitulé *Über die Sprache der Hiung-nu-Stammes und der Tung-hu-Stämme*, Tokio 1900, a opté pour le turc en s'efforçant d'expliquer les gloses hioung-nou par des étymologies turques. A ses pas s'est attaché V. A. Panov, К исторiи народов Средней Азии I, Сюн-ну (Хун-ну), турецкое происхождение

[6]鞳 [7]蘇各 [8]鞳 [9]徒落 [10]索 [11]鞳 [12]鐸 [13]鞳

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

Сюн-ну (Хун-ну) китайских летописей, Vladivostok 1916. La même thèse a été soutenue, accidentellement et souvent sans nouvelle argumentation, par toute une série de linguistes, de philologues et d'historiens. Récemment elle a été reprise par M. L. Bazin, *Un texte proto-turc du IV^e siècle, le distique hioung-nou du „Tsin-chou"*: *Oriens* I (1948), pp. 208—219, à propos d'une phrase célèbre, attribuée à Fo-t'ou-teng et expliquée précédemment par Abel Rémusat, Vasilev, Aristov, Shiratori, Munkácsi, Ramstedt et autres.

Malgré sa répercussion, l'hypothèse turque n'a pas su l'emporter. Dès le début on avait proposé d'autres solutions, pour ne rappeler ici que celle de Bičurin et de Neumann, qui étaient d'avis que les gloses hioung-nou s'expliquent uniquement par le mongol. En abandonnant sa première manière de voir, Shiratori lui-même, dans une étude intitulée *„Sur l'origine des Hioung-nou"*, parue dans le *Journal Asiatique*, 1923 I, pp. 71—82, s'est rangé parmi les représentants de l'hypothèse mongole. Mais cette hypothèse n'a pas apporté davantage la solution attendue.

D'autres encore ont cru pouvoir concilier l'aspect turc avec le caractère mongol et ont constaté que le hioung-nou possédait autant d'éléments turcs que mongols; dernièrement c'est dans ce sens que s'est prononcé Mlle Gabain dans son *Alttürkische Grammatik*, p. 2.

De là, évidemment ce n'était qu'un pas à supposer que la langue des Hioung-nou ne peut répondre ni au turc ni au mongol, mais à l'altaïque commun qui, par la suite, aurait donné naissance à ces deux groupes de langue. Cette possibilité a déjà été envisagé par Castrén, dans ses *Ethnologische Vorlesungen über die altaischen Völker*, pp. 35—36; la même théorie a été renouvellée et vigoureusement défendue par M. G. J. Ramstedt, *Über den Ursprung der türkischen Sprache*, dans *Sitzungsber. d. Finn. Akad. d. Wiss.* 1935 (Helsinki 1937), pp. 81—91.

Cependant, les étymologies hioung-nou proposées jusqu'ici ne paraissent pas acceptables à l'exception d'une seule, celle de [14] *tch'eng-li* 'ciel'. Ce terme hioung-nou a été rapproché depuis Deguignes, *Histoire générale des Huns* I 2, Paris 1756, p. 25, au turc *tängri* 'ciel'; le même mot est attesté en mongol sous la double forme *tngri* (orthographe ouigoure) et *tenggeri*. Il ne peut faire aucun doute que cette étymologie, pour certaine qu'elle soit, ne saurait être concluante à elle seule surtout si l'on estime avec P. Pelliot, *op. cit.*, 167, que „en fait, il se pourrait très bien que ce plus ancien mot altaïque attesté ne fut pas altaïque d'origine et représentât un emprunt très ancien".[2]

Dans ces conditions il n'est pas étonnant de voir que les langues „altaïques" ne peuvent nous fournir aucun renseignement pour l'interprétation du hioung-nou **saγdaq* 'botte'.

[15]撐犁

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

Dans les langues turques, le nom généralement répandu de la botte est *ätik, etik, itik, ätük, ädik, edik, ötük, ödük, ütük, üdük,* cf. V. Radlov, Опыт словаря тюркских наречий I, pp. 842, 844, 854, 860, 1265, 1279, 1865, 1870; pour les formes à voyelle longue voir L. Ligeti dans *Journ. As.* 1938 I, p. 188. Le mot a l'air d'un dérivé en turc, mais actuellement il manque d'étymologie sûre; toutefois il est ignoré des autres langues altaïques.

En mongol, la langue littéraire nous offre, au même sens, *γutul, γutusun, γudul, γudusun*; dans tous ces mots la voyelle de la seconde syllabe alterne avec *a*. C'est à ces formes que répondent, à de légères variantes près, les termes dialectaux ainsi que les recoupements du moyen mongol. Le mongol *γutu-l, γutu-sun*, etc. a son histoire: il rentre dans la catégorie extrêmement importante de ces mots mongols qui se rattachent directement au coréen. Cette fois, le coréen offre *kutu*, au même sens, qui à son tour est à rattacher au japonais *kutsu* < **kutu*; le coréen *kussi* est un emprunt relativement récent, fait au japonais; cf. P. Pelliot, *T'oung Pao* XXVI, p. 141, note 1.[3]

Le mot mongol a passé, à date ancienne, au mandchou où nous avons *γôlχa*, forme diminutive qui remonte à **γudul-χa*.[4] La forme mandchoue est par ailleurs attestée déjà par le jou-tchen des Ming: dans le vocabulaire sino-joutchen du Bureau des Traducteurs, publié par W. Grube, elle est orthographiée [15] *ku-la-ha*, dans un autre vocabulaire sino-joutchen, manuscrit inédit, provenant du Bureau des Interprètes, elle est transcrit [16] *kou-lou-ha*, tous deux sont à lire **gulχa*, à la rigueur **γulχa*. Sans compter le mandchou, les dialectes mandchou-tongous n'ont pas de terme spécial commun, dans l'acception de botte. Les mots *unta, onta, untal, untalwi, ota*, etc. désignent, suivant les dialectes, diverses espèces de chaussure: la chaussure d'hiver ou celle d'été, le soulier, le bas de feutre et, dans un seul cas, même la botte cf. Grube, *Goldisches Wörterverzeichniss*, St. Pbg. 1900, p. 18; V. I. Cincius, Сравнительная фонетика тунгусо-маньчжурских языков, Leningrad 1949, p. 326.

Les termes altaïques désignant sandale, soulier de feutre ou d'étoffe ne nous renseignent pas davantage. En voici les plus importants: turc *čaruq* 'soulier, sandale', mongol *sögükei* 'soulier de courroie dont la tige est faite d'étoffe de coton et qui ne va que jusqu'au dessus de la cheville du pied', *šaγai* 'soulier, pantouffle' (< *siγai* 'cheville du pied', cf. kalm. *saγāptšį* 'bas de feutre' < **siγayibči*), *šabur* 'soulier, pantouffle', mandchou *sabu* 'soulier'. Les quelques mots particuliers, plus au moins isolés qui s'offrent dans les dialectes altaïques au sens de 'botte' ou de 'chaussure' et dont je ne peux pas entreprendre ici la discussion, ne change en rien le tableau que nous avons esquissé plus haut.

[15]古剌哈 [16]谷魯哈

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

Dans mon opinion, ce n'est guère le fait du hasard qu'aucun mot dans aucune des langues altaïques ne s'offre à la comparaison du hioung-nou **saγdaq*, terme important des cavaliers nomades. Bien plus, même en admettant que **saγdaq* n'appartient pas au fond primitif du vocabulaire hioung-nou, j'avoue que je me sens fort sceptique à voir qu'on cherche encore toujours à identifier le hioung-nou, malgré l'insuccès manifeste, aux langues altaïques. On ne devrait pas oublier que la carte linguistique de la Haute Asie antique et médiévale n'est pas nécessairement identique à celle d'aujourd'hui. Sans nous arrêter ici aux anciennes langues aujourd'hui disparues, rappelons toutefois que, sous la poussée des forces historiques, plusieurs langues de la Haute Asie Septentrionale se sont retirées, vers le Nord, dans des régions éloignées; l'exemple du yakout est trop connu pour qu'il faille y insister.

A la recherche des étymologies hioung-nou, il est donc tout indiqué de porter notre attention avant tout sur les langues peu importantes d'aujourd'hui, cantonnées aux confins du monde altaïque, mais qui ont pu jouer un rôle plus ou moins important dans les empires nomades d'autrefois.

A cet effet, examinons d'abord les langues samoyèdes dont un certain nombre de dialecte était parlé déjà, à une date assez ancienne, aux environs du mont Sayan. Parmi les mots désignant la botte, nous trouvons en effet un, celui de la botte d'hiver en feutre, qui a des équivalences dans toutes les langues altaïques. Les formes samoyèdes Your. *pīwa*, T. *faemu*, Ién. *fē*, O. *pöu, pöwa, pēme, pēm, pīme*, Kam. *hema* (recueillies par Castrén) doivent être rattachées aux mots suivants: mandchou *fomoči* 'botte de feutre', *foji* 'bas de fourrure', jou-tchen des Ming [17] *fou-mo-tch'e*, lire *fomoči* 'bas' (vocabulaire du Bureau des Interprètes), [18] *fou-tch'e*, lire *foči* 'bas' (voc. du Bureau des Traducteurs), moyen mongol *hoimusu, köimösün* 'bas de feutre', mongol écrit *oyimasun, oyimusun*, pour les formes dialectales voir Pelliot: *Journ. As.* 1925 I, pp. 241—242[5]. Il convient de rapprocher de ces mots le turc *oima* 'feutre turc pour chaussure', fourni par Kāšγarī. On ne saurait en séparer le coréen *pe-syen* 'bas', mis en cause par Pelliot. Le tibétain *o-mo-su* 'bas' remonte au mongol, tandis que le russe пимы vient du samoyède[6]. Les autres appellations samoyèdes de la botte, Your. *hoti'*, *huti'*, Ién. *tōri, tōdi*, O. *kāč, kāče*, n'évoquent pourtant aucun souvenir de Haute Asie.

Si l'on passe maintenant à un autre groupe de langues de la Sibérie, on finit par trouver un mot qui peut être mis en parallèle sans grande difficulté avec le hioung-nou **saγdaq*. Il s'agit de l'ostiak de l'Iénissei, où, dans le dialecte d'Imbatsk, la botte s'appelle *sāgdi*; dans le sous-dialecte de Bakhta, le même mot a été recueilli sous la forme *śāgdi*[7]. Quant aux langues apparentées à l'ostiak de l'Iénissei, aujourd'hui toutes éteintes, nous ne disposons, à l'exception du kotte, que des informations très minces et peu sûres; dans les vocabu-

[17]伏莫尺 [18]弗赤

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

laires maigres de ces langues, n'est attesté ni *sāgdi, śāgdi*, sous aucune forme, ni en général aucun nom de la botte.

La phonétique comparée du groupe iénisséien n'est pas faite, il est donc difficile d'établir d'une manière certaine quelle est l'initiale primitive qu'on devrait supposer dans *sāgdi* ~ *śāgdi* et qui serait valable, par exemple, pour l'époque des Han. Néanmoins, on peut constater que, sans tenir compte des langues apparentées, en ostiak de l'Iénissei, l'initiale *ś-* du sous-dialecte de Bakhta paraît tout-à-fait normale, et probablement d'origine secondaire, en face de l'initiale *s-* des autres dialectes: *sakʻ* 'écuyer' ~ B. *śakʻ*; *sal* 'tabac' ~ B. *śalʼ*; *seär* 'renne' ~ B. *śälʼ*: *seäs* 'mélèze' ~ B. *śäś*; *seäneŋ* 'chaman' ~ B. *śäneŋ*; *suoleʼ* 'crochet de fer au berceau' ~ B. *śuolʼ*, etc. Quant à la finale, le peu que nous connaissons du groupe iénissiéen ne nous permet pas de dire quoi que ce soit de certain. De même, il est impossible de déterminer actuellement si *sāgdi* 'botte' fait partie intégrante du fond primitif des langues iénisséiennes ou s'il a été emprunté à une langue étrangère, depuis disparue.

Quoi qu'il en soit, il ne peut faire aucun doute que le hioung-nou **saγdaq* 'botte' est à rattacher, directement ou indirectement, à l'ost. Ién. *sāgdi*, même sens, et que les deux termes ne sont que les variantes d'un seul et même mot. Mais comment expliquer la présence de ce vieux mot de civilisation dans l'idiome perdu qui est aujourd'hui la langue des Ostiak de l'Iénissei?

En effet, le groupe iénisséien, sans être problématique lui-même, nous pose certains problèmes très importants. Quels sont les idiomes qui peuvent être apparentés aux langues iénisséiennes? Quels sont les peuples historiques qui les ont parlées? La solution de ces questions éluciderait sans doute aussi les rapports que les ancêtres de ces peuples pouvaient avoir avec les Hioung-nou en même temps que leurs relations éventuelles avec les centres de civilisation d'alors.

L'ostiak de l'Iénissei, le kotte (kechtim), l'assane, l'arine, branches aujourd'hui connues du groupe iénisséien[8], apparentées entre elles, représentent un type linguistique qui n'a rien de commun avec les langues environnantes. Toutefois, il est curieux de voir que, dès le début, on cherchait à lier le groupe iénisséien aux langues sino-tibétaines. Déjà Castrén disait que l'ost. Ién. lui rappelait le chinois. P. Trombetti, à partir de 1902, soutenait que ces langues devaient être rapprochées du tibétain, idée qui a été défendue, indépendemment de lui, par G. J. Ramstedt, en 1907. L'hypothèse tibétaine a été reprise et quelque peu modifiée par Kai Donner qui cherchait à démontrer que le groupe iénisséien dépendait directement non pas du tibétain, mais du tangoutain *(si-hia)*, branche indépendante de celui-ci. La „théorie „indo-chinoise", sous ses divers aspects, a été adopté récemment par W. Schmidt, K. Bouda et A. J. Joki: le P. Schmidt en proposant une nouvelle classification des langues sino-tibétaines a construit un groupe distinct, celui du Nord, qui comprendrait les langues iénisséiennes seules (le *si-hia* figure chez lui par

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

ailleurs non parmi les langues tibéto-birmanes, mais au nombre des langues sino-thai), M. Bouda a posé de nouvelles équivalences tibéto-iénisséiennes, M. Joki s'est attaqué à expliquer les anciens rapports linguistiques que ces „Indo-chinois" devaient avoir avec les Samoyèdes[9].

En effet, il est très tentant de rapprocher le iénisséien des langues monosyllabiques, du type chinois, cependant, il faut avouer que sous ce rapport, malgré les multiples efforts, on ne voit pas plus clair aujourd'hui qu'il y a plusieurs dizaines d'années. On se conçoit donc sans peine que d'aucuns peu satisfaits des résultats acquis dans ce domaine, se sont vu contraints d'aller chercher la solution ailleurs. C'est sans doute dans cet ordre d'idée que M. R. Jakobson a proposé de ranger le groupe iénisséien parmi les langues paléo-sibériennes[10].

Et nous ne sommes pas beaucoup mieux favorisés lorsqu'il s'agit d'identifier les Iénisséiens d'ajourd'hui avec les peuples historiques. Cette-fois encore, plusieurs opinions ont été émises, mais aucune d'elles ne s'impose. La plus remarquable de ces hypothèses est assurément celle mise en avant par G. Schlegel, adoptée par V. Thomsen, K. Donner et d'autres, et qui veut rattacher les Ostiak de l'Iénissei aux anciens Kirghiz, les Kien-kouen des Chinois[11]. Parmi les peuples de moindre importance, attestés dans les inscriptions turques de l'Orkhon, ce sont les *Čik* et les *Az* pour lesquels on a proposé la parenté iénisséienne: d'après M. Ramstedt, par exemple, les *Az* seraient les ancêtres des Assanes[12].

Cependant, on ne peut pas hésiter, d'ores et déjà, sur certains points. Les Iénisséiens ont vécu jadis beaucoup plus au sud: il y a deux siècles, ils figuraient encore parmi les peuples de la Sibérie méridionale, à une date sensiblement plus ancienne, ils devaient s'avancer jusqu'aux steppes. Et l'on ne peut guère douter qu'à certains moments de l'histoire du moyen âge et de l'antiquité ilsont joué un rôle assez important. Dans l'opinion de K. Donner (*op. cit.*, p. 21) les Ostiak de l'Iénissei étaient le premier peuple civilisé de la Sibérie et c'est par ce fait que s'explique la quantité considérable de mots d'emprunts que les Turcs, les Mongols et les Tongous doivent aux langues iénisséiennes. Si je ne saurais même admettre, sans preuve suffisante, aussi catégoriquement que K. Donner, la priorité de la civilisation iénisséienne, je suis complètement d'accord avec lui que les Ostiak de l'Iénissei et leurs congénères avaient, aussi sous le rapport linguistique, des contacts plus ou moins importants et suivis avec les peuples limitrophes d'autrefois. Sans tenir pour définitif la liste des emprunts samoyèdes faits aux langues iénisséiennes, dressée par M. Joki, on ne peut plus contester l'existence de pareils emprunts. Dans un certain nombre de mots, communs des deux langues, l'emprunt s'est fait en sens inverse; quelques termes de ce type sont examinés par M. P. Hajdu dans un de ses articles actuellement sous presse. Quant aux emprunts iénisséiens des langues altaïques, invoqués par K. Donner, ils sont bien réels, du moins en turc

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

et en mongol, mais jusqu'ici ils n'ont été l'objet d'aucune recherche spéciale. Évidemment on ne peut entreprendre ce travail ici, même dans ses grandes lignes, mais nous allons formuler quelques observations sur certaines questions qui se posent à ce propos. Ici encore il faut tenir compte de ce que l'emprunt s'est opéré dans les deux sens, mais pour le moment nous allons nous borner, à titre d'exemple, aux emprunts turcs, faits à l'iénisséien.

En ce qui concerne ce groupe relativement riche, il convient de distinguer, avant tout, entre emprunts anciens et récents. Ces derniers sont assez faciles à saisir: ils ne sont attestés que dans quelques dialectes turcs de Sibérie dont les rapports avec les langues envisagées ne sont que trop connus; par ailleurs, ils sont toujours ignorés des anciens documents turcs. C'est au nombre des emprunts récents que rentrent, par exemple, koib. *t'yuq* 'gomme, résine', chor, sag. *čuq*, karag. *t'uq* ~ ost. Lén. *ďik*, kotte *čik*; katch., sag. *quna* 'glouton *(mustela gluto)*', tob., chor, sag. *qunu* ~ ost. Lén. *kū'on, kuone*.

La question des emprunts anciens est bien plus difficile. Les emprunts très anciens qui sont peut-être ceux du proto-turc, s'ils sont généralement répandus dans les dialectes turcs, aujourd'hui ne se laissent guère déceler. Le problème des emprunts anciens ne peut être posé qu'à une époque relativement tardive où nous disposons déjà sinon de monuments iénisséiens, du moins de documents turcs ou mongols. J'inclinerais à ranger dans ce dernier groupe, entre autres, tchag., kirg., turki, bachk. *qoš* 'tente, maison', mong. *qoš* (Histoire secrète des Mongols), kalm. *χoš* ~ ost. Lén. *χuos, χus, k̆uoś*, kotte *hūś*, arine *kuss* (je tiens pour improbable le rapprochement indo-européen éventuel aussi bien pour le mot turc que pour le iénisséien). Toutefois, le nombre des emprunts de ce type ne me paraît pas trop élevé.

D'ailleurs, l'examen des éléments étrangers du vocabulaire des langues turques de Sibérie est extrêmement instructif. De prime abord on est surpris de voir que dans ces langues nous sommes en présence d'une quantité considérable de mots, surtout de mots de civilisation, qui ne sont pas turcs d'origine et dont la majeure partie ne se laisse rattacher à aucune des langues limitrophes: soyote *käm* 'fleuve' (le fleuve de l'Iénissei est désigné sous ce nom déjà dans les inscriptions de l'Orkhon[13]); léb. *kŏ̄č* 'pot, marmite', tél., koumd. *kŏ̄s*, yak. *küös*; alt., tél., léb. *kär* 'monstre', sag., koib., katch. *ker*, etc. Ces éléments d'origine inconnue dans les langues turques de Sibérie doivent être considérés, à mon avis, comme les vestiges d'une ou de plusieurs langues anciennes, perdues que je serais tenté de rattacher aux langues paléo-asiatiques. A vrai dire, le terme paléo-asiatique a pour moi une acception vague, générale sans que je nourrisse des préventions contre la théorie qui suppose des liens génétiques entre les langues rangées sous cette étiquette. Bien entendu, en ce sens, les langues iénisséiennes, peuvent être, elles aussi, désignées comme paléo-asiatiques.

Pour se former une idée juste de l'importance des anciens Iénisséiens,

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

il est indispensable de se rendre compte, d'une manière aussi détaillée que possible, de tout ce qui se rapporte aux autres Paléo-asiatiques. Le même problème se pose pour les anciens empires nomades. L'incertitude où nous nous trouvons actuellement devant les questions linguistiques des anciens nomades, s'explique le plus souvent par le fait que ces langues ont été plus ou moins intimement liées aux anciens idiomes paléo-asiatiques. Certes, c'est une tâche dure et ingrate que de tenter la recherche de ces langues disparues, mais certains éléments de la recherche sont dès maintenant à notre disposition.

En effet, outre les termes „sibériens" des langues turques actuelles, mis en cause plus haut, nous connaissons en turc ancien un certain nombre de mots de civilisation, d'origine également inconnue; ce groupe peut être caractérisé par le nom commun *layγzïn* ou *layžïn* 'porc'. De plus, nous avons un matériel très riche, mais délicat à manier du même ordre, datant de la même époque turque: noms de personne, noms de charge, noms de tribu. En effet, *Istämi, Bumïn, ïšbara, irkän, iltäbär, yaγlaqar, küräbir, yabutqar, sikär*, etc. ne sont ni turcs, ni mongols, ni même iraniens[14]. Quant à l'origine de ces derniers, ils sont très probablement dérivés, pour une très grande partie, de la langue des Jouan-jouan, anciens maîtres des T'ou-kiue.

Malheureusement, nous sommes très mal renseignés sur cette langue, abstraction faite des noms de personne et des noms de charge, nous n'avons de la langue des Jouan-jouan que quelques titres de *qaγan*, glosés par les Chinois. Selon P. Pelliot, les Jouan-jouan parlaient toutefois une langue mongole; son opinion est toujours d'un grand poids et dans le cas présent elle est encore appuyée par les suffixes du pluriel en *-s* et en *-t*, apparemment mongols, dans les noms de charge *ïšbaras, tarqat, tigit*, attestés dans les documents turcs. Cependant les titres de *qaγan* jouan-jouan ne donnent pas des restitutions mongoles satisfaisantes, malgré les gloses chinoises; ils nous rappellent bien plutôt, dans certains cas, des titres à finale *-bar, -bär*, du type connu de *iltäbär*. Pour ma part, j'estime donc qu'il y a lieu de supposer que les Paléo-asiatiques avaient leur part même dans la langue des Jouan-jouan et que cette langue devait véhiculer un fond paléo-asiatique important.

Ces considérations faites, je crois que rien ne s'oppose, en hioung-nou, à la présence d'un mot de civilisation se rattachant en dernière analyse à un terme ostiak de l'Iénissei. Il serait naturellement prématuré d'en conclure que le hioung-nou, même s'il était une langue paléo-asiatique comme je suis porté à le croire, rentrait tout entier dans le type iénisséien. Il va de soi que les anciennes langues paléo-asiatiques, elles aussi, avaient emprunté certains termes de civilisation à d'autres langues, entre autres, très probablement aussi aux dialectes iraniens de la Sibérie Méridionale. Il est donc tout aussi possible que le mot **saγdaq* ait pu passer en hioung-nou par l'intermédiaire d'un ancien dialecte iranien, comme le veut M. J. Harmatta[15].

*

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

L'autre terme que je voudrais discuter ici, c'est le nom du fer.

Dans le *Sin T'ang chou*, ch. 217 B, f. 11a[16], au chapitre consacré aux [19] *Kie-kia-sseu*, c'est-à-dire aux Kirghiz, on lit que les Kirghiz ont de l'or, du fer, de l'étain et chaque fois qu'il pleut, il y a chez eux du fer qui est appelé *kia-cha* [20]. La transcription chinoise, représentant une prononciation *ka-ṣa*, tant en chinois ancien (Ts'ie yun) qu'en moyen chinois des T'ang, se laisse ramener à une forme kirghiz **qaša*, éventuellement **qaš*. C'est ce mot kirghiz qui demande une explication.

Sous les T'ang, à l'époque où **qaša*, **qaš* a été relevé par les Chinois, les Kirghiz comptaient déjà parmi les turcophones; d'après le témoignage formel du *Sin T'ang chou* (*loc. laud.*, f. 11b), l'écriture et la langue des Kirghiz sont identique à celles de Ouigours [21]. Et en effet, dans le même ouvrage chinois, nous avons affaire à des gloses kirghiz d'origine nettement turque, telles que [22] *ngai*, **ai* 'mois, lune' ~ turc *ai*; [23] *kan* (ach. *kâm*), **qam* 'sorcier, chaman' ~ turc *qam*; parmi les noms de charge nous trouvons *alp*, *sol*, *qaγan*, *qatun* qui, à cette époque-là, doivent déjà être considérés comme turcs.

Aussi Shiratori et M. Eberhard qui, les derniers, ont tenté l'interprétation du mot kirghiz, ont-ils cherché à rapprocher le kirghiz **qaša* 'fer' du turc. Mais, une fois de plus, ni le turc, ni les autres langues altaïques, ne peuvent nous fournir aucun renseignement. En turc le fer s'appelle *tämir*, *temir*, *tämür*, *täbïr*, *tebir*, *timïr*, *tömür*, *dämir*, *dämür* (Radlov, Опыт I, pp. 1133, 1135, 1121, 1409, 1274, 1699, 1701). En moyen mongol et en mongol littéraire nous avons le même *temür*, ce qui présente dans les dialectes actuels les variantes *tömr̥* (kalm.), *tômŭr* (kh.), *temer*, *tümer*, *tümür*, *tömör* (bour.), *tümŭr* (mong. or.), *tömör* (ord.), *t'imur temur*, *temyr* (dial. du Kan-sou), etc. Les langues mandchou-tongous ont un terme propre dans la même acception qui est *sele*[18] en mandchou et en jou-tchen tardif (en jou-tchen ancien, d'après le vocabulaire sino-joutchen du *Kin-che*, *sele* désigne un 'sabre') et qui, dans les autres dialectes mandchou-tongous, offre de nombreuses variantes dont voici les plus importantes: *selä*, *sellä*, *selö*, *sälä*, *sölö*, *hölö*, *śele*, *śela*, *śälö*, *śölö*, *šele*, *šela*, *šelle*, *šöllo*, *žölla*, *čil* (Cf. Grube, *Goldisches Wörterverzeichniss*, p. 90; V. I. Cincius, Сравнительная фонетика, p. 321.)

Il est cependant notoire que les Kirghiz n'adoptèrent l'idiome turc que vers le VIII[e] siècle, le souvenir de leur ancienne langue devait donc subsister, sous certaine forme de bilinguisme, jusqu'à cette époque. Évidemment, il serait tentant de ramener **qaša*, **qaš* 'fer' au vocabulaire de la langue ancienne, perdue des Kirghiz.

[19]黠戛斯 [20]有金鐵錫每雨俗必得鐵號迦沙 [21]其文字言語與回鶻正同 [22]哀 [23]甘

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

Mais quel était l'ancien parler kirghiz? Il paraît certain qu'il n'avait rien à voir avec les langues altaïques, c'est d'ailleurs le seul point où tout le monde est d'accord aujourd'hui. Cette opinion continue à se réclamer avant tout de l'information fournie par les Chinois, d'après laquelle les Kirghiz avaient des cheveux blonds (rouges) et des yeux bleux (verts)[19]. Ce cont ces caractéristiques anthrolopogiques qui ont suggéré à certains linguistes de rattacher le kirghiz aux langues indo-européennes. D'aucuns, comme Abel Rémusat, Klaproth, Ritter et tout dernièrement M. A. Zeki Validi Togan, ont proposé la parenté germanique, d'autres encore, avec Barthold et Marquart, avaient tendance à admettre, sur la foi des auteurs musulmans, l'affinité slave[20]. De toute façon, si l'on considère la théorie indo-européenne au point de vue linguistique, elle n'est rien moins que satisfaisante, car on ne peut résoudre un problème linguistique sans faire intervenir les faits linguistiques.

La théorie proposée par K. Donner qui voulait rattacher les Kirghiz aux Ostiak de l'Iénissei et que nous avons considérée plus haut, s'est montré, en tant que théorie linguistique, beaucoup plus exigeante. Cependant, elle non plus, n'avait à son appui des preuves linguistiques, si ce n'était l'équivalence manquée de *hie-kin* ~ *kīkŋ*. Quoi qu'il en soit, la théorie de K. Donner ne gagne rien par l'étymologie du kirghiz **qaša*, **qaš* 'fer': les langues iénisséiennes n'ont rien qui soit susceptible d'être rapproché de ce mot de civilisation.

Il se trouve que l'ostiak de l'Iénissei offre un terme, dans l'acception du fer, qui est indiqué par Castrén (*op. cit.*, p. 159) sous la forme *ē;* le même mot est enregistré, dans le dialecte d'Imbatsk, par Klaproth (*Asia polyglotta,*[2] p. 173) sous la forme *ei*. C'est le même mot qu'il faut voir dans le composé *ēgdon* 'couteau de fer'; pour le second membre du composé cf. ost. Ién. *doan* 'couteau', kotte *ton,* même sens. Le vocable *ēg* est évidemment à rattacher à *ē, ei* 'fer' qui est à rapprocher, à son tour, de ost. Ién. *ēgiŋtät,* l'impératif du verbe *deität* 'forger', d'où le prétérit *degiŋtät.*[21]

En kotte, le mot *ē, ei* 'fer' est complètement inconnu, par contre nous y avons, au même sens, le terme *t'ip* (Castrén, p. 219), *tip* (Klaproth) qui est attesté en arine sous la forme *thep* (Klaproth), *tepp* (Pallas), en assane nous trouvons *tip, tüp* (Klaproth). Le terme kotte ne paraît pas entièrement isolé, on a proposé, du moins, de le rapprocher du chinois [24] *t'ie*. Mais ce dernier est un ancien *t'iet* (Karlgren, *Gram. Ser.*, n° 1256b) ce qui s'oppose par sa finale à l'étymologie kotte. A la rigueur, on pourrait songer, en kotte, à une dissimilation *(t'iet > t'iep),* cependant, il n'y a rien qui garantisse le bienfondé de cette hypothèse; la forme *t'iek,* en Foochow, ne prouve rien, étant donné qu'elle est d'apparition secondaire touchant tous les mots de cette même finale. D'autre part, on a cherché à rattacher *t'ip* à *temür (tebir).*

[24]鐵

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

C'est en effet une équivalence engageante, encore qu'il ne s'agisse là que d'une hypothèse provisoire où la finale du mot turco-mongol reste à expliquer.

Par contre, en examinant le lexique samoyède qui nous a fourni plus haut un mot de civilisation intéressant de la Haute Asie, nous tombons sur une série de mots qui méritent d'être retenus. Dans la langue des Samoyèdes Ostiak notamment, nous avons, pour désigner le fer et parfois le métal, les mots suivants: *kues* (Castrén), *ku̯ə̯s̯*, *kuə̯s*, *ku̯ə̯̃*, *kuə̯̊sᵃ*, *kuə̯sᵃ*, *ku̯ʊ̯s*, *kuəzᵃ*, *kuəz*, *kβ̥ə̯s* (K. Donner: *MSFOu.* XLIX, p. 132). Ce rapprochement n'est pas inédit, il a été posé par W. Schott, *Über die echten Kirgisen*, p. 442. Schott a considéré cette étymologie comme un de ses arguments en faveur de sa thèse, dont l'idée remonte d'ailleurs à Castrén, selon laquelle les anciens Kirghiz parlaient une langue samoyède.

Cependant, par la suite, le rapprochement mis en avant par Schott n'a pas été accepté et, sans être réfuté formellement, il a été tacitement écarté, sans doute en raison d'une difficulté phonétique qui paraissait insurmontable aux yeux des finno-ougrisants. Le mot *kues* ne se circonscrit pas au seul sam. Ost., il est bien connu de toutes les langues samoyèdes, voire même finno-ougriennes. Voici les formes samoyèdes les plus importantes Your. *jēsea, jēse', jezä, wese, wešeä;* T. *bása;* Ién. *bese;* Kam. *baza;* Taigi *beiše* (Castrén); pour plus de détail ainsi que pour les équivalences finno-ougriennes, voir K. Donner, dans *MSFOu.* XLIX, p. 132.

La difficulté qu'ont objectée les comparatistes à l'étymologie de Schott vient de ce que l'initiale *k* (*k̯*) du sam. Ost. représente une évolution spéciale qui n'est survenue que dans cette langue et que nous devons poser, pour ce mot, en samoyède primitif une labiale fricative comme initiale. Pourtant, a difficulté, ce me semble, ne doit pas nous arrêter. Si l'on admet avec Castrén et Schott que les anciens Kirghiz parlaient une langue samoyède un dialecte méridional, bien entendu, la question devient des plus simples. Dans cette hypothèse le seul point critique c'est que l'évolution sam. O. *k-* en face du samoyède commun *β̥-* doit être fixée à une date assez ancienne, vers les VII^{e}—VIII^{e} siècles de notre ère, mais ceci n'a rien d'impossible, Même si l'on suppose, en partant de l'hypothèse que l'ancien kirghiz n'était pas identique au samoyède, que le kirghiz **qaša*, **qaš* n'est qu'un simple emprunt fait au samoyède, la difficulté phonétique n'est point insurmontable. Dans ce cas, évidemment il n'est pas permis de faire remonter le mot kirghiz au samoyède commun, mais il convient de le rattacher directement au samoyède ostiak. De plus, pour qu'un puisse songer à un emprunt kirghiz fait au sam. Ost. ou à un dialecte samoyède pareil, il faut supposer que l'initiale *k-* est assez ancien dans ce dialecte de manière à pouvoir être emprunté par le kirghiz et que, d'autre part, des langues samoyèdes ont été parlées, à cette époque reculée, dans un pays où elles pouvaient avoir des contacts avec le kirghiz ancien.

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

Toutefois, certains finno-ougrisants, hantés par la „patrie primitive" ouralienne des Samoyèdes, se défendent d'admettre la présence de ce peuple à pareille date en Sibérie Méridionale. Pour eux les Samoyèdes ont commencé leur migration vers l'Est relativement tard, et le mot kirghiz nous met à une époque trop haute pour supposer quelque rapport que ce soit entre les deux peuples. Cependant cette opinion n'est pas partagée par tous les finno-ougrisants. Dans l'hypothèse de M. Joki, par exemple, les Samoyèdes devaient vivre, déjà aux alentours de l'ère chrétienne, dans la Sibérie Méridionale, á proximité de l'Irtiche et de l'Ob.[22] Par ailleurs, il est intéressant de voir que M. Joki a particulièrement insisté sur ce que les Samoyèdes du Sud et surtout les Samoyèdes Ostiak ont été en rapport plus ou moins continus avec les anciens Kirghiz, c'est-à-dire avec les Ostiak de l'Iénissei qu'il considère comme les descendants de ces derniers.

K. Donner, de son côté, tout en refusant d'admettre des éléments kirghiz (iénisséiens, pour lui) en samoyède, paraît avoir accepté, à la suite de Radlov, l'ancienne hypothèse qui veut faire vivre des peuplades samoyèdes, à partir des T'ang, soit en Haute Mongolie, soit en Sibérie Méridionale. Il s'agit en fait de quelques tribus de provenance mal déterminée qui, ayant vécu en contact avec la population turque de ces régions-là, sont traités, d'ailleurs assez sommairement, par les textes chinois. La plus connue d'entre elles est assurément celle des [25] ou [26] *Tou-po*.[23] Il se peut que certaines de ces tribus aient été de langue samoyède, mais aujourd'hui il est encore très difficile, sinon impossible de se prononcer sur les détails de cette question si complexe. De toute manière, ce serait une erreur que d'attacher trop d'importance à ces informations vagues et de faire croire que la présence ou l'absence des Samoyèdes dans ces régions, à cette époque, puisse être déterminée au moyen des seuls textes chinois.

Somme toute, il me paraît très probable que les Samoyèdes, plus exactement les Samoyèdes du Sud, y compris les Samoyèdes Ostiak, devaient arriver en Sibérie Centrale du Sud à une date assez ancienne et nous ne risquerons guère de nous tromper en admettant qu'ils étaient entrés en contact avec certains peuples de la Haute Asie aux environs des VI^{e}—VII^{e} siècles au plus tard. Quant à l'hypothèse, formulée par M. Joki qui veut faire remonter cette date à une époque sensiblement plus reculée, bien avant les Han, jusqu'au proto-samoyède, elle me semble entièrement inacceptable.

Cependant, il faut savoir gré à M. Joki d'avoir attiré l'attention sur les éléments iénisséiens du samoyède. Ils sont, pour une bonne part, en effet très anciens et constituent un point de repère sûr pour l'histoire des Samoyèdes en Sibérie centrale. Le témoignage de ces éléments est d'autant plus précieux que souvent il est très malaisé de distinguer, quant aux éléments

[25]都播 [26]都波

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

communs entre le samoyède et les langues altaïques, ques sont les termes turcs, mongols ou mandchou-tongous qui doivent être considérés comme des emprunts directs et quels autres peuvent, éventuellement, être touchés par l'hypothèse ouralo-altaïque. Il n'en reste pas moins que nous devons tenir compte de ces éléments, communs entre chacune des langues altaïques et le samoyède, dont un certain nombre s'explique nettement comme des emprunts faits au samoyède.

Ce sont évidemment ces derniers qu'il faut consulter pour voir s'il y a lieu de supposer des échanges directs, à date ancienne, entre les Samoyèdes Ostiak et les Turcs, Mongols, etc. Si oui, comme MM. Joki et Hajdu paraissent l'admettre, ceci implique que le samoyède ostiak devait avoir déjà à cette époque certains traits caractéristiques qui le distinguaient des autres parlers samoyèdes.

Et nous voici arrivés à la question délicate de l'initiale *k-* en samoyède. Aujourd'hui encore il est contestable que nous soyons en droit de compter l'initiale *k-* parmi les innovations anciennes du samoyède ostiak. De toute manière, la question ne saurait être tranchée en définitive que par les rapprochements analogues. Malheureusement, le nombre des équivalences sûres, où le sam. Ost. offre une initiale *k-* en face de *j-*, *b-*, etc. des autres langues samoyèdes ne dépasse guère la quinzaine. Dans ces conditions il n'est pas permis de s'attendre à une liste impressionnante de mots d'emprunts, à initiale *k-*, dans les langues environnantes faits au samoyède ostiak.

On pourrait néanmoins signaler dès maintenant deux rapprochements qui, sans présenter une analogie complète, peuvent avoir un certain intérêt au point de vue du problème qui nous occupe. Le premier, posé par M. Ramstedt (*Zu den samojedisch-altaischen Berührungen*, dans *FUF.* XII, 1912, pp. 156—157), veut rapprocher mong. *gedesün* 'intestins, boyaux' (kalm. *gesn̥*, kh. *gėddəs*, bour. *gedese, gedehän, getehen̥, getehün*, mong. or. *gedĕs, getĕt*, ord. *gedusu*, mgr. *gidiesę*, dah. *gędĕs*, mog. *gesən*) du sam. Ost. *käd, käte, kät, kättu, kätä, kete, ket'*, Kam. *bedü*, Ién. *bere, bede*, T. *beatuŋ*, Your. *jēďu, jieďu, wēťu*. L'équivalence a été reprise par M. Ramstedt, en 1936, dans son *Kalmückisches Wörterbuch*, p. 135a, s. v. *gesn̥*. Le deuxième rapprochement que je serais tenté de proposer, d'ailleurs sous toute réserve, à raison de certaines difficultés, est le suivant: mong. *keriye* < *kerige, kerege* 'corneille' (kalm. *kerē*, kh. *χėrē*, bour. *kereä, kirē*, *χirē*, ord. *k'erē*, mgr. *k'ęriē*) ~ sam. Ost. *kueré, kuereä, kuerä, kereä* 'corneille', Kam. *bari, bâre, bare*, Your. *warŋa, warŋe;* pour le mot samoyède et ses formes correspondantes dans les langues finno-ougriennes, voir K. Donner, *op. cit.*, p. 130.[24]

Pour le reste, l'équivalence kirg. **qaša, *qaš* ~ sam. Ost. *kues* ne présente pas de difficulté phonétique sérieuse. Quant au vocalisme, il suffit de considérer les formes finno-ougriennes telles que finnois *vaski* 'fer', hongrois *vas* (= *vaš*) d'une part et sam. Ost. *kuel* 'poisson', fi. *kala*, hong. *hal*

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

de l'autre. La finale *š, s, z,* en sam. Ost., aboutissement normal de fgr. *śk* (cf. H. Paasonen, *Beiträge zu fugr.-samojedischen Lautgeschichte,* Budapest 1917, pp. 244—245) en face d'un *š* kirghiz, s'explique assez facilement.

L'étymologie samoyède, proposée par W. Schott a donc toujours beaucoup pour elle et il est très séduisant de rattacher le nom kirghiz du fer au terme samoyède ostiak. Néanmoins, on doit se demander, si **qaša, *qaš* a fait partie intégrante du vocabulaire kirghiz proprement dit, ou bien s'il a été emprunté comme mot de civilisation au samoyède ostiak. Si l'on hésite encore sur ce dernier point, c'est que l'appartenance de la langue des anciens Kirghiz ne peut encore être déterminée avec certitude: les gloses de cette langue connues par les textes chinois sont trop peu nombreuses pour qu'on puisse justifier par là l'hypothèse soit samoyède, soit iénisséienne.

Toutefois, ce même terme désignant le fer n'a pas disparu de la Haute Asie avec l'ancienne langue des Kirghiz, il réapparaît, sous une forme quelque peu aberrante, en k'i-tan, comme l'ont montré Shiratori (*op. cit.*, p. 43) et M. Eberhardt[25] (*Belleten* IX, Ankara 1945, p. 336).

En effet, dans le *Leao che,* ch. 33, f. 6b, l'une des 34 tribus k'i-tan du temps de *Cheng-tsong* des Leao (983—1031) s'appelle [27] *Ho-chou* et, d'après le témoignage formel d'une glose, ce nom tribal veut dire 'fer' en k'i-tan. [28] L'interprétation est répétée dans un autre passage important du même ouvrage, au ch. 60, consacré à [29] *che houo,* f. 2a, où il est dit que les *Ho-chou* ont beaucoup de fer et que le nom *Ho-chou* a le sens de fer en k'i-tan.[26] [30]

Il ne fait pas de doute que le k'i-tan *ho-chou* et le kirghiz **qaš* 'fer' représentent les variantes d'un seul et même mot. Cependant la restitution du mot k'i-tan soulève certaines difficultés qui, se présentant sous le même aspect dans bien d'autres transcriptions, valent la peine d'être considérées ici de plus près.

En ce qui concerne le mot k'i-tan qui est à la base de la transcription chinoise *ho-chou,* ce n'est forcément pas de ach. *γât-dźi̯uĕt,* ni même de chinois moyen des T'ang **γâð-źi̯uəð* qu'il faut partir, comme MM. Eberhard et Bazin semblent proposer.[27] Avec le *Leao che* nous sommes sous les Yuan, à une époque singulière où deux phases successives de l'évolution du chinois se trouvent représentées à la fois: le vieux mandarin, attesté par les transcriptions en écriture 'phags-pa et le moyen mandarin, connu par les transcriptions des mots étrangers du *Yuan che,* etc. C'est nettement ce dernier que représente, dans ses transcriptions, aussi le *Leao che.*

Pour ne rappeler que les caractéristiques les plus importantes de cette langue, les initiales sonores du vieux mandarin y sont disparues, l'initiale *je,*

[27]曷朮 [28]曷朮鐵也 [29]食貨 [30]有曷朮部者多鐵曷朮國語鐵也

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

précédant la finale *tche* (représentée par *ži* en vieux mandarin) est déjà passée à la prononciation moderne de sorte que, par exemple, le caractère [31] *eul* sert à la transcription d'un *r* étranger. Le système de transcription du *Leao che* n'est pourtant pas identique à celui du *Yuan che* et il diffère sur bien des points encore davantage du système complet et bien établi, adopté dans l'*Histoire secrète des Mongols*.

Mais ce n'est pas tout. Pour la restitution des mots étrangers, il ne suffit point de tenir compte de l'époque de la seule transcription chinoise. Évidemment, lorsqu'il s'agit de la transcription d'une syllabe étrangère qui est phonétiquement représentée parmi les mots chinois de l'époque, il n'y a aucune difficulté. Toutefois les cas sont assez rares où la transcription chinoise correspond rigoureusement à la forme étrangère envisagée: c'est ainsi que nous avons en mongol [32] *a-li-ma* 'pomme' = mong. *alima*, [33] *tch'a-souen* 'neige' = mong. *časun* (à la rigueur *č'asun*). Mais du moment que nous avons affaire à une syllabe étrangère qui n'a pas son équivalent en chinois, le chinois se voit obligé de procéder à une substitution et de choisir un mot de forme plus ou moins voisine de la syllabe à transcrire. Le chinois, pour la transcription de la même syllabe étrangère, avait plusieurs possibilités à son choix suivant qu'il entendait préciser soit l'initiale, soit la voyelle principale de la syllabe étrangère.

Considérons, par exemple, la syllabe étrangère *qa*, très fréquente et en ouigour et en mongol. Elle présentait au point de vue de la transcription ous les Yuan, une difficulté touchant tant l'initiale que la finale.

Le chinois n'a pas et probablement n'a jamais eu, à l'initiale, d'occlusives gutturales vélaires (M. Karlgren, dans *T'oung Pao* XXI, 11-12, a refusé d'admettre leur présence, proposée par H. Maspero, même dans les anciens dialectes Wou). Ces mêmes initiales des langues étrangères ont été transcrites généralement par les fricatives gutturales du chinois; nous avons donc *χo* et *χu* pour *qo* et *qu*, on est ici, par conséquent, en présence d'un procédé de substitution. Les mots chinois à l'initiale occlusive gutturale palatale (et ici il importe peu, à quelle catégorie le mot appartient) sont réservés à la transcription de la même initiale occlusive gutturale palatale des langues étrangères. En voici quelques exemples: [34] *k'o-k'o* 'bleu', *kökö*;[35] *mo-k'o-tche* 'truie', *mekeǰi*; [36] *ko-eul* 'maison', *ger* (vocabulaire sino-mongol de 1389); [37] *ko-nie* 's'en aller', *gene-*; [38] *chen-ko* 'rat', *šinge(r)*; [39] *sai-k'o* 'zibeline', *seke* (vocabulaire sino-joutchen des Ming, Bureau des Traducteurs), etc.

Pour la transcription de la syllabe étrangère *qa*, on devrait donc réclamer des mots chinois *χa*. Mais ni en vieux mandarin, ni aux débuts du

[31]而 [32]阿里麻 [33]察孫 [34]可可 [35]筏克只 [36]格兒 [37]革担
[38]申革 [39]塞克

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

moyen mandarin, sous les Yuan, le chinois n'avait pas de mots *χa* parmi les caractères courants et ce n'est guère qu'avec les Ming que l'usage de [40], en valeur de *χa*, devient générale. Il fallait donc, une fois de plus, recourir à un procédé de substitution. Or, pour la transcription de cette syllabe, on disposait de trois procédés de substitution:

1° on s'est servi des mots *k'ai-k'eou* de la IIe catégorie *(hia)*, puisque cette catégorie comprenait la voyelle principale *a*, en préférant négliger le *i* médial de cette catégorie. Exemples: [41] *hia-la a-mou, qara amu,* [42] *hia-ɣa-eul, qabar* (cf. [43] *Tche yuan yi yu,* éd. Ishida Mikinosuke, dans *Tōyō gaku sōhen* I, pp. 14, 15); [44] *hia-han, qaɣan* (Chavannes: *T'oung Pao* IX, 376);

2° on a choisi les mots *ho-k'eou* de la Ire catégorie, puisque ici encore on avait la voyelle principale *a (houa)*, en ne tenant pas compte de la voyelle *u* du *ho-k'eou*. Exemples: [45] *ta-lou-houa-tch'e, daruqači* (Chavannes: *T'oung Pao* IX, 407, Pelliot: *Journ. As.* 1930 II, 258), [46] *t'ou-lou-houa, turqaq* (Pelliot, *loc. laud.*, p. 265);

3° en renonçant à la notation de la voyelle principale *a*, on a pu se contenter tout simplement de la voyelle *o*. Exemples: [47] *ho-han, qaɣan,* [49] *ho-pi-tch'e, qabiči* (Pelliot: *Journ. As.* 1930 II, 260), [48] *ho-pou-eul-ho, qaburqa,* [50] *ho-li-tch'e?-ho, qarčiqa*[28] (Ishida, *op. cit.*, p. 17, n° 320). Ce dernier exemple est très instructif au point de vue du mot k'i-tan examiné ici, car son premier caractère est identique à celui de *ho-chou*.

Or, le caractère [51] *ho*[29] (ach. *γât*), premier élément du k'i-tan *ho-chou*, se prononce *γo* en vieux mandarin et *χo* en moyen mandarin; il sert normalement, aussi dans le *Leaσ che*, à la transcription d'une syllabe étrangère *χo*. Mais en considération de ce qui précède, il peut en même temps représenter les syllabes étrangères *qo, χa* et *qa*. D'après certains indices nous préférons la restitution *qa*, tout en admettant la possibilité d'une lecture *χa*.

Quant à la restitution du deuxième caractère, la question se complique par plusieurs détails problématiques. Tout d'abord, [52] *chou* est un caractère à double prononciation: nous avons *chou*, répondant à ach. *dźi̯uĕt* et *tchou*, remontant à *d'i̯uĕt*, ts'ie du T'ang-yun. Il nous semble que dans les dialectes du Nord d'aujourd'hui c'est la prononciation *chou* qui est plus vivante, aussi la lecture *tchou* n'est-elle indiquée par les dictionnaires que subsidiairement et parfois elle est même passée sous silence (cf. *Matthews' Chinese English Dictionary*, Cambridge Mass. 1947). Dans ces conditions on serait tenté, sans tenir compte de *tchou*, d'accepter avec Shiratori la lecture *chou* en tant

[40]哈 [41]匣剌阿木 [42]下八兒 [43]至元譯語 [44]匣罕 [45]建魯花赤 [46]禿魯花 [47]合罕 [48]合不兒合 [49]合必赤 [50]曷里赤合 [51]曷 [52]朮

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

que point de départ pour restituer le mot k'i-tan. Cependant, il y a là apparemment contradiction entre l'état de choses actuel et la pratique d'autrefois qu'il convient d'envisager.

M. Stein, d'ailleurs sans dire ses raisons, a adopté de sa part la lecture *tchou;* bien avant lui, plusieurs sinologues s'étaient prononcés pour la même lecture lorsque ce caractère entrait dans la transcription des noms étrangers. Les commissaires de K'ien-long, eux aussi, semblent partir, dans leurs restitutions fantaisistes, de la lecture *tchou*. Et en effet, on a l'impression que [58] représentât la lecture *tchou* dans une mesure très large à l'époque qui nous occupe, c'est-à-dire sous les Leao, Kin et Yuan où son emploi est bien assuré par les transcriptions étrangères.[30]

Malheureusement, les noms de personne et les noms géographiques, attestés dans le *Leao che*[31] ne nous disent rien à ce sujet, car, faute de gloses chinoises, ils ne se laissent pas interpréter aujourd'hui. Il en est de même des matériaux analogues du *Kin che*, mais ici nous avons réellement deux mots jou-tchen, glosés par les Chinois dont l'interprétation ne fait aucune difficulté.

Le premier de ces mots, relevé dans le ch. 135, f. 10b du *Kin che*, est [54] 'tête', pour lequel on serait tenté d'adopter la lecture *wou-tchou* et non *wou-chou*, car il représente *uǰu* en jou-tchen, forme qui est à rapprocher du mandchou *uǰu*, même sens. Le deuxième terme se trouve au même chapitre, f. 12a, c'est le nom de la perle, orthographié [55] qu'on pourrait lire, en adoptant une fois de plus le ts'ie *tchou, yin-tchou-k'o* ce qui donnerait *yinǰüke*, *inǰüke* en jou-tchen. Le même mot réapparaît, sous les Ming, dans le vocabulaire sino-joutchen du Bureau des Traducteurs sous la forme [56] *ning-tchou-hei*, lire *ninǰuxe*. Le vocabulaire sino-joutchen du Bureau des Interprètes (f. 46b) offre [57] *ni-tch'ou*, donc *niču* en jou-tchen tardif. Enfin, nous avons *ničuxe* en mandchou. L'équivalence est à tout point régulière[32] et le nom joutchen-mandchou de la perle se rattache, en dernière analyse, à *yinčü*, *inǰü* des langues turques.

Il est intéressant de faire remarquer que même dans le *Yuan che* nous avons plusieurs cas où le caractère [58] devrait être lu *tchou*, comme dans [59] *Tchou-tch'e* (ch. 16a et passim), *J̌uči*, nom du fils aîné de Gengis-khan.

P. Pelliot, dans les cas pareils, a toujours adopté la lecture *chou*, mais il a restitué *ǰu* dans la langue étrangère respective.[33] Aussi dans le nom joutchen de la perle a-t-il lu *yin-chou-k'o* qu'il a rétabli en *'inǰuχa* (*Journ. As.* 1913 I, 468). Ou encore rappelons le fameux nom de charge mongol largement attesté dans les textes chinois de l'époque mongole; ici encore le savant français a proposé la lecture *pi-chö-tch'e* tout en restituant **biǰäči;* cf. *Les noms mongols dans le Korye sǎ: Journ. As.* 1930 II, p. 252. Pelliot qui fut non seulement un pionnier dans le travail ardu de la restitution et

[53]朮 [54]兀朮 [55]銀朮可 [56]寧住黑 [57]泥出 [58]朮 [59]朮赤

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

de l'interprétation des transcriptions chinoises des mots étrangers, mais encore un maître sûr qui nous a fourni tant d'informations précieuses allant parfois jusqu'aux plus petits détails de la question, ne s'est malheureusement pas prononcé en définitive sur les anomalies de cette sorte de transcription.

Néanmoins, le caractère [60] paraît s'expliquer tout seul par le fait que nous avons ici la lecture subsidiaire *tchou*, à côté de *chou*. Quant au [61], c'est un cas plus compliqué, mais, cette fois encore, on pourrait proposer une solution acceptable. Le caractère [61] offre, dans le dialecte du Ts'ie yun la lecture *źi̯a*.[34] Or, il est notoire que l'initiale *chan* est représentée, le plus souvent, dans les dialectes mandarins actuels par *ṭṣ'* au *p'ing cheng* et par *ṣ* au *tsö cheng:* [62] *źi̯ĕn* ~ Pék. *ṭṣ'ən*, [63] *źi̯äng* ~ Pék. *ṭṣ'əng*, [64] *źi̯ɐu* ~ Pék. *ṭṣ'ou*. Cependant, cette règle n'est pas de rigueur et il y a bon nombre d'exception où l'initiale est représentée, à Pékin, par *ṣ*, même au *p'ing cheng* et *ṭṣ'* n'est offert que sporadiquement par quelques dialectes mandarins: [65] *źi̯u* ~ Pék. *ṣu* ~ Kf., Hk. *ṭṣ'u*. Devant certaines finales, l'initiale *ṭṣ'* se laisse observer seulement dans les dialectes du Midi: [66] *źi̯ɐu* ~ Pék. *ṣiu* ~ Sw., Fo. *ṫṡ'iu*, Wt. *dziu*, Ch. *dzieu*. Mais [67] est également un mot au *p'ing cheng*, il est donc permis de supposer que lui aussi, dans une partie des dialectes mandarins, pourrait avoir une pronociation *ṭṣ'* *(tch'ö)*. Autrement dit, dialectalement, le mot [67] serait à ranger non pas parmi les mots à l'initiale *chan*, mais *tchouang*. Et en effet, c'est cette dernière initiale que reflètent certaines transcriptions bouddhistes anciennes: [68] *ʤź'i̯a-b'ji-tâ* 'incinération des prêtres bouddhistes' **ǰapita*, skr. *japita* (le même terme est orthographié aussi [69] *ʤ'i̯a-b'ji*, **ǰapi*); [70] *b'ji-ʤź'i̯a-i̯a*, skr. *vijaya* (dans le système d'Amoghavajra, le même mot est transcrit [71] *mjwe̯i-ńźi̯a-i̯a*). La même initiale *ʤź'* vaudrait aussi pour certains dialactes vieux mandarins et lui répondrait régulièrement (puisqu'il s'agit d'un mot au *p'ing cheng*) **ṭṣ'* en moyen mandarin: nous aurions donc *pi-tch'ö-tch'e*, transcription normale de *bičeči* < *bičēči*, mongol littéraire *bičigeči*.[35]

Pourtant, il ne me semble pas que ce soit là la solution du problème. On ne peut ne pas tenir compte des transcriptions chinoises où certains caractères, tout en comportant une initiale franchement *š* *(ṣ* ous *ś)*, paraissent servir à la transcription d'une affriquée étrangère.

Déjà Pelliot (*op. cit.*, p. 456) a signalé que le mot [72] *cho*, ach. *ṣâk* entrait dans la transcription de toute une série de noms et qu'il y aurait la valeur de *ǰo:* [73] *Cho-cho-lan*, **J̌oqǰoran*, [74] *Cho-tche ha-sa-eul*, **J̌oči χasar*, [75] *Cho-sseu-ki wo-tsie-eul pa-ha-che*, **Čhos-kyi vaǰir baχši*.[36] A vrai

[60]朮 [61]闍 [62]辰 [63]成 [64]酬 [65]殊 [66]囚 [67]闍、[68]闍鼻多
[69]茶毗 [70]毗闍夜 [71]尾惹野 [72]搠 [73]搠搠闍 [74]搠只哈撒兒
[75]搠思吉斡節兒八哈失

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

dire, la valeur *jo* mise en avant par Pelliot, n'est pas bien assurée dans ces mots. *Joqjoran*, nom de fleuve qui n'est pas identifié avec précision, peut représenter tout aussi bien *Čoqčoran*,[37] le nom *Jočі* se rattachant à certains problèmes de l'onomastique mongole[38] demeure, après tout, incertain. Enfin *Cho-sseu-ki* est à lire sûrement *Čos-gi* ou *Čos-ki* (et non *Jos-ki*), de même que [76] *Cho-sseu-pan* (*Yuan che*, ch.21, f. 25b) est *Čos bal*, répondant au tibétain *Čhos-dpal*.

Mais dans le cas présent, nous avons des matériaux assez abondants pour y apporter la précision nécessaire. Rien que l'*Histoire secrète des Mongols* nous fournit une douzaine de noms propres et de mots communs mongols où le caractère [77] *cho* figure dans la transcription. Or, il se trouve que parmi tous ces mots il n'y a aucun pour lequel on puisse admettre la valeur *jo*, bien au contraire c'est toujours l'interprétation *čo* qui s'impose.

En voici les recoupements les plus importants: [78] *Cho-eul-ma-han ho-eul-tch'e* (§§ 260, 270, 274), *Čormaqan qorči*, le fameux général mongol qui a joué un rôle important en Iran; [79] *Cho-wo-sseu tch'a-han* (§ 182), *Čo'os čaqan*, le chef des Qorulas dans la coalition de Jamuqa contre Gengis-khan; [80] *Pa-hou cho-lo-ki* (§ 141), *Baqu čorogi*, chef des Qatagin dans la coalition de Jamuqa; [81] *Cho-t'an* (§§ 94, 95, 96), *Čotan*, la mère de Börte, première femme de Gengis-khan; [82] *Cho-wo-eul-ho* (§ 265), *Čo'orqat*, nom d'un endroit Parmi les noms communs rappelons les suivants: *čočі-* 's'effrayer' (*čočimtawu* § 66), *čoqori'ul-* 'renverser' (§ 115), *čo'orqatai* 'pourvu d'une serrure' (§ 124) *čoki-* 'percer, perforer' (§ 199), *čöles* 'tout droit' (§ 255), *čolayita-* 'manquer, faire faute' (§ 255), *qočor-* 'rester en arrière' (§68, etc.), *qočoda-* 'rester en arrière, être en retard' (§ 195).[39]

C'est ici qu'il faut faire intervenir certaines transcriptions chinoises du vocabulaire sino-ouigour du Bureau des Traducteurs *(Kao tch'ang kouan yi chou)*, encore que la notation du vocalisme n'y soit pas toujours correcte.

Dans quelques cas nous sommes en présence d'une transcription à tout point de vue normale. A ce propos on n'a qu'à se référer aux exemples suivants: [83] *cho* 's'agenouiller' (II, 22b), lire *čök-*, cf. turc *čök-*, id. (Radlov, Опыт III, 2034, Gabain, *Alttürk. Gramm.*, 108); [84] *cho ya-lin* 'splendeur, lumière' (II, 26b), lire *čoγ yalïn*, cf. ouig. *čoγ yalïn*, id. (Bang—Gabain, *Anal. Index*, 19); [85] *cho-ki* 'bâtonnets à manger' (II, 4b), lire *čöki*. Ce dernier mot est assez rare, Radlov, Опыт III, 2193 ne connaît à son sujet que notre recoupement sino-ouigour qu'il lit, à tort, *čügi*. Le même mot est relevé en outre par le *Wei wou eul yi yu*, vocabulaire sino-ouigour du Bureau des Interprètes (26b) sous la forme [86] *tch'ao-ki* que je serais tenté de lire **čäüki*

[76]搠思班 [77]搠 [78]搠兒馬罕豁兒赤 [79]搠斡思察罕 [80]巴忽搠羅吉 [81]搠壇 [82]搠斡兒合 [83]搠 [84]搠呼林 [85]搠几 [86]超几

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

Dans un vocabulaire sino-mongol du Bureau des Interprètes (*Ta tan kouan yi yu*, 18b) nous avons [88] *cho-k'i*, lire *čöki*. Enfin, le mot est enregistré, dans un dialecte turc du Turkestan chinois, par le vocabulaire polyglotte de Budapest (II, f. 49a) qui offre, en écriture mandchoue *čoki*, lire *čöki*. A propos du même mot rappelons encore la forme tarantchi *čoqa* (Radlov III, 2005).

Dans d'autres cas, le *Kao tch'ang kouan yi chou*, ignorant la prononciation exacte de certains mots ouigours, porte en transcription chinoise *čo* même là où cette lecture va à l'encontre de la prononciation turque réelle qui exigerait nettement *ču*. En voici quelques exemples: [89] *cho-pou-han* 'jujube' (I, 11a), la transcription suggère *čobuγan*, mais la prononciation exacte doit être *čubuγan*, forme qui est en effet attestée par le *Wei wou eul yi yu*, f. 14a, où nous avons [90] *tch'ou-pou-ngan*, lire *čubuγan* (cf. mong. écrit *čibaγan* 'jujube', voc. sino-mongol de 1389 [91] *tch'e-pou-han*, *čibuqan*, ordos *tšiwagᵪa*, monguor *ṭṣ'uᵪa*). Il en est de même en ce qui concerne les suivants: [92] *wou-cho* 'bas de feutre' (II, 6a), lire *učoq* (cf. Pelliot: *Journ. As.* 1925 II, 242) qu'il faut certainement interpréter *učuq;* [93] *ha-cho* 'sac, besace' (II, 7a), *qapčoq*, lire *qapčuq*, cf. turc *qabčuq*, *qapčiq*, dans Radlov II, 429, 430; [94] *k'ou-chouan-cho* 'couverture de lit' (II, 6b), *küšönčög*, lire *küšünčüg*, etc.

Malgré le manque de précision dans la notation du vocalisme de ces derniers exemples, il est certain que [95] *cho* représente toujours *čo*, donc une initiale affriquée, dans les transcriptions ouigoures du Bureau des Traducteurs. D'ailleurs la valeur *čo* du caractère [96] dans toutes ces transcriptions se trouve confirmée, une fois de plus, par l'écriture ouigoure: dans le vocabulaire sino-ouigour du Bureau des Traducteurs, les mots ouigours sont reproduits à la fois en écriture ouigoure et en transcriptions chinoise.

Pour l'emploi aberrant de l'initiale, dans ses transcriptions, le *Kao tch'ang kouan yi chou* nous présente un autre cas analogue. Il s'agit du mot [97] *chouen*, ach. *dźʻi̯uĕn*, mais qui était prononcé *šün* dans le dialecte moyen mandarin servant de base aux transcriptions du vocabulaire sino-ouigour. C'est en effet cette même prononciation qui se reflète dans les transcriptions suivantes: [98] *chouen ngai* 'mois intercalaire' (I, 9b), orthographié en écriture ouigoure *šün ai*[40]; [99] *chouen-tou-eul-ha*, nom d'une plante (I, 12b), transcrite en écriture ouigoure *šuldurγ-a* (*šolturγa*, lecture de Radlov IV, 1031, n'est guère défendable); [100] *ho-eul-ko-chouen-tch'e* 'ferblantier' (*Wei wou eul yi yu*, f. 22a), lire *qorγašunčï*. La valeur chuintante de l'initiale paraît donc bien assurée dans ces transcriptions et pourtant nous avons un cas où le caractère [97] sert à la transcription d'une syllabe ouigoure *čün:* [101]

[86]搠乞 [87]搠不罕 [88]赭卜安 [89]赤不罕 [90]兀搠 [91]哈搠 [92]苦拴搠 [93]搠 [94]搠 [97]順 [98]順哀 [99]順都兒哈 [100]豁兒噶順赤 [101]弼順尺哀

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

yu-chouen-tch'e ngai 'le troisième mois' (I, 9b), glosé en écriture ouigoure *üčünč ai*.

Tout ceci pesé, le problème du [102] *chö*, lui aussi apparaît sous un autre jour et on doit admettre que ce caractère, prononcé normalement *ṣə* en moyen mandarin, pouvait servir à la transcription d'une syllabe mongole *če* dans les mêmes conditions que [103] pour noter *čo*. Le *pi-chö-tch'e* du *Yuan che* et du *Korye să* reflète donc régulièrement *bičeči* et c'est bien la même valeur qu'il faut attribuer à ce mot dans les noms [104] *Chö-li-pi*, *Čerbi* (*Yuan che*, ch. 150), [105] *Chö-pie*, *Čebe* (*ibid.*, ch. 119), etc. Bien plus, le terme [106] *chö-pi-eul*, donné dans le *Korye să*, désignant le rite de purification à l'occasion de l'accouchement, doit être restitué, lui aussi, très probablement comme *čebir* (cf. mong. *čeber*), malgré les objections de P. Pelliot: *Journ. As.* 1930 II, 263; en outre, la forme *šäbir*, proposée ici-même n'est guère acceptable, car à cette époque le mongol ne connaissait pas *šä-* en position initiale.

Dans ces conditions il y a lieu de se demander, si l'on ne doit pas chercher la même interprétation aussi pour [107] *chou*. En effet, tout semble militer en faveur d'une réponse affirmative.

Au temps de Gengis-khan, l'*ïdïqut* des Ouigours s'appelait *Barčuq*. Son nom est donné dans le *Yuan che*, au ch. 122, sa biographie, sous la forme [108] *Pa-eul-chou a-eul-t'ö ti-kin* qu'il faut lire certainement *Barčuq art tigin*. La lecture *Barčuq* ne se repose pas exclusivement sur sa forme bien établie en turc,[41] elle est appuyée aussi par le témoignage d'autres textes. Dans la partie chinoise de l'inscription sino-mongole de 1362, le nom de l'*ïduq qut* ouigour est épelé [109] *Pa-eul-chou a*, donc avec le même caractère *chou* qui nous occupe. Paralèllement, la partie mongole de l'inscription nous offre, en écriture ouigoure, la lecture *Barčuq art*; cf. F. W. Cleaves, *The sino-mongolian inscription of 1362*, dans *Harvard Journal of Asiatic Studies* XII, 1949, pp. 30, 43, 62, 100. Bien plus, dans le *Yuan che*, ch. 124, le même nom est orthographié [110] *Pa-eul-tch'ou* ce qui ne peut être restitué que comme *Barčuq*. Un autre passage du *Yuan che*, le ch. 109, f. 2b, nous garantit que nous devons partir en effet de *chou*, et que la lecture subsidiaire *tchou* est, dans le cas présent, hors de cause: nous y avons deux fois l'orthographe [111] *Pa-eul-chou*. Il est intéressant de voir que le caractère [112] *chou* sert en même temps à la transcription de la syllabe turque *šu* dans le nom du Kéréite [113] *Ngan-touen a-chou*, nom qu'il faut lire *Altun ašuq*[42].

[102]闍 [103]棚 [104]闍里必 [105]闍別 [106]設比兒 [107]朮 [108]巴而朮阿兒忒的斤 [109]巴而朮阿 [110]八兒出 [111]巴而述 [112]述 [113]按敦阿述

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

Néanmoins Barčuq est loin d'être le seul nom où la syllabe étrangère *ču* est transcrite par le mot [114] *chou*. Le nom d'un des fameux „quatre héros" de Gengis-khan, celui de *Bo'orču* de l'*Histoire secrète des Mongols*, est orthographié dans le *Yuan che*, ch. l. f. 7v. [115] *Po-eul-chou*, lire *Borču*. Dans un texte chinois des Ming sur la légende du rat et de l'oiseau vivant ensemble dans une grotte, le rat est appelé en mongol [116] *k'ou-chou-wou-eul;* cf. P. Pelliot: *T'oung Pao* XXXVII, pp. 41—42. La transcription chinoise représente bien *küčü'ür*, le mot [114] *chou* a, par conséquent, une fois de plus, la valeur de *ču* (la forme *küǰü'ür* ne me paraît pas acceptable). Ce nom du rat, disparu des dialectes mongols actuels, est relevé dans l'*Histoire secrète des Mongols*, § 89, sous la forme de [117] *k'iu-tch'ou-kou-eul*, lire *küčügür*.

Mais à ce propos une autre question se pose: si [114] *chou* rend bien un *ču* étranger, comment expliquer alors les transcriptions telles que *Chou-tch'e (J̌uči), yin-chou-k'o (inǰüke)* et *wou-chou (uǰu)?* Dans ces cas doit-on supposer que c'est bien la prononciation subsidiaire *tchou* qui est à la base des transcriptions chinoises?

Pour *Chou-tch'e* cette dernière hypothèse doit certainement être écartée, puisqu'une autre explication satisfaisante s'offre par une découverte importante de Pelliot, d'après laquelle (*Journ. As.* 1913 I, 459) les noms portés par les Mongols étaient fort instables: la même personne pouvait être désignée par les variantes soit mongole soit turque de son nom. C'est ainsi qu'il faut entendre les doublets *Möngke* et *Mängü*, *Yaγan* et *Yanga*, etc. Or, le fils aîné de Gengis-khan, nommé *Tuši* par les auteurs musulmans, portait en tant que nom mongol le nom [118] *Tcho-tch'e, J̌oči*, attesté, entre autres dans l'*Histoire secrète des Mongols*. Mais le turc ne permet pas l'initiale *ǰ-*. Son doublet turc pouvait résulter de deux manières, soit en substituant une *y-* à l'initiale *ǰ-*, c'est bien la forme [119] *Yo-tche, Yočï*, indiqué par le *Mong ta pei lou*, soit en adoptant l'initiale *č-* au lieu de *ǰ-*[43], c'est de cette substitution qu'est né le turc *Čuči* qui n'est autre chose que notre [120] *Chou-tch'e*.

En ce qui concerne *yin-chou-k'o* et *wou-chou*, la chose se présente un peu autrement. Dans ces deux mots, la valeur *ǰu* du caractère *chou* ne saurait être mise en doute. Par contre, la prononciation *tchou*, comme base de transcription, n'est pas admissible, et nous devons partir toujours de la lecture *chou*. C'est en effet ce que les autres transcriptions chinoises des mots jou-tchen nous suggèrent. Au ch. 135, f. 11b du *Kin che*, nous avons, par exemple, [121] *cha-hou-tai* 'bâteau', mot jou-tchen qui doit être restitué comme *ǰaχudai* et qui est à rapprocher du mandchou *ǰaχôdai*, même sens. Le ma. *ǰaχôdai* 'bâteau' est, à son tour, inséparable du ma. *ǰaχa* 'canot' (pour *a* ~ *u*, cf. *amba* ~ *ambula*) qui remonte à **ǰiχa* <**diχa*. Cette dernière forme est en effet attestée en

[114]术 [115]博爾术 [116]苦术兀兒 [117]寇出古兒 [118]拙赤 [119]約直
[120]术赤 [121]沙忽帶

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

jou-tchen tardif où nous avons [122] *ti-hai*, lire *diχai* 'bateau' (Bureau des Traducteurs) et [123] *ti-ha*, *diχa* 'bâteau' (Bureau des Interprètes, f. 27b).

Le mot [124] *cha* représente un *ṣa* en ancien chinois et pourtant lui aussi paraît servir à la transcription d'une syllabe jou-tchen *ǰa*, tout comme [125] *chou* à celle de la syllabe *ǰu* dans *yin-chou-k'o* et *wou-chou*. Le mot *cha* n'a pas de prononciation subsidiaire **tcha* et c'est bien l'initiale chuintante chinoise qui rend l'affriqée étrangère. Et l'on ne peut guère songer à une prononciation locale, non attestée autrement, car le même caractère peut servir, en même temps, à la transcription d'un *ša* jou-tchen.

A ce propos rappelons un autre mot jou-tchen, recueilli dans le *Kin che*, ch. 135, f. 12a qui est [126] *cha-la* 'bord, ourlet de la robe'. Ce dernier doit être restitué comme *šala*, correspondant exactement à la même forme que nous offre le mandchou pour ce mot. Il est vrai qu'en principe on pourrait supposer pour le vieux mandchou aussi **čala*, ayant en vue *ša-nggiyan* 'blanc', *ša-χôn* 'blanchâtre' <**ča-* (cf. mong. *ča-γan* 'blanc', *ča-yi-* 'être blanc'), etc., mais l'époque à laquelle remonteraient ces formes est trop haute pour le jou-tchen. Et l'on ne peut guère songer non plus à faire entrer en ligne de compte les mots mongols *ǰala; a* 'huppe, touffe', *ǰalama* 'espèce de banderole de papier en cinq couleur', car, abstraction faite des difficultés sémantiques, ils ne se laissent pas concilier phonétiquement avec *šala*.

On doit donc conclure que le mot [124] *cha* peut rendre à la fois *ǰa* et *ša* en jou-tchen.

Pour comprendre l'anomalie de toutes les transcriptions considérées plus haut, il faut confronter les faits apparemment divergents.

Les mots [127] *cha*, [128] *chö*, [129] *cho*, [130] *chou*, [131] *chouen*[44] servent à la transcription de *če*, *čo*, *ču*, *čun* turco-mongols, *ǰa*, *ǰu* jou-tchen. Cependant, il ne peut faire aucun doute que tous ces mots comportaient une initiale chuintante en moyen mandarin. S'ils ont été choisi pour la transcription des affriquées étrangères, c'est qu'ils s'agissait des affriquées d'un timbre spécial manquant en chinois et qui ne pouvaient être transcrites par conséquent que par substitution. Mais en quoi consistait-il ce timbre spécial?

Le mandarin moyen possédait, quant aux explosives et affriquées, deux séries d'initiales: une série de sourdes fortes aspirées *(k', t', p', ťś', ţṣ', ts')* et une série de sourdes faibles non aspirées *(g, d, b, ďź, dz, dẓ)*. Ces initiales sont identiques à celles du mandarin du Nord actuel; toutefois le caractère de sourde faible de la deuxième série n'a été reconnu que par quelques linguistes, comme Pelliot et M. Karlgren, aussi sont-elles transcrites par les sourdes faibles non aspirées (*k, t, p, tch, ts,* dans le système français).

[122]的孩 [123]的哈 [124]沙 [125]朮 [126]沙剌 [127]沙 [128]闍設 [129]撦 [130]朮述 [131]順

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

En mongol, nous avons exactement les mêmes deux séries d'initiales; et ici peu importe que certaines initiales chinoises fassent défaut en mongol, et inversement. Néanmoins, dans la translittération conventionnelle qui est actuellement en usage, l'aspiration n'est pas notée *(k, t, p, č)*, pour la première série, et les sourdes faibles sont transcrites par des sonores faibles *(g, d, b, ǰ)*. Cet état de choses est caractéristique du mongol des XIII^{e}—XIV^{e} siècles aussi bien que de la plupart des dialectes méridionaux actuels. Les notations chin. *tch'* ~ mong. *č* et chin. *tch* ~ mong. *ǰ* désignent donc au fond la même chose. Il s'ensuit que les transcriptions chinoises sur le mongol ont toujours pu être faites d'une manière en quelque sorte mécanique.

Il n'en est pas de même pour le turc. Cette langue, elle aussi, connaissait les deux séries d'initiales sourdes et sonores, mais avec une différence importante. Elle ignorait complètement l'aspiration dans la première série en même temps que les faibles de la deuxième série étaient franchement sonores. (même aujourd'hui, ce n'est que le tchouvache qui fait exception sous ce rapport). On comprend donc sans peine que la transcription chinoise des mots turcs se heurte à des difficultés qu'elle cherche à surmonter en se servant, pour la même initiale turque, les initiales tantôt de la première, tantôt de la deuxième série, par substitution, mais sans règles fixes. Par suite, on ferait une erreur en appliquant au turc les règles de la transcription mongole d'où résulteraient d'ailleurs des monstres comme [132] *a-ta, *ada* 'père', pour *ata* (I, 18a), [133] *pi-ti, *bidik* 'livre', pour *bitig* (II, 12a), [134] *sou-k'ouen, *sükün* 'oignon', pour *so; un* (I, 12a), etc. (vocabulaire sino-ouigour du Bureau des Traducteurs).

Pour les explosives turques, le chinois n'avait pas le moyen de trouver une équivalence satisfaisante, ni même une substitution qui n'eût pas prêté à l'équivoque. En revanche, quant aux affriquées turques, il a pu recourir pour les noter aux initiales chuintantes, peu fréquentes en turc, d'autant plus que pour les Chinois les affriquées aussi bien que les chuintantes étaient des [135] *tch'e t'eou yin*, chuintantes.

En somme, les mots chinois *cha, chö, cho, chou, chouen* pouvaient transcrire en principe soit des sourdes fortes non aspirées, soit des sonores faibles; les orthographes alternatives *Pa-eul-tch'ou, kiu-tch'ou-kou-eul*, etc. nous invitent à prendre position pour les sourdes fortes non aspirées. Il paraît en effet que nous devons compter avec cette variété d'affriquée non seulement en turc, mais encore dans le mongol des XIII^{e}—XIV^{e} siècles, voire même en jou-tchen des Kin[45].

[132]阿荅 [133]必的 [134]蘇坤 [135]齒頭音

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

ce que prouvent les transcriptions telles que *Ašuq, šun, šuldurγa, qoryašunčï, šala*. Si le nombre des exemples de cet ordre est assez restreint, c'est qu'à cette époque l'initiale *š-* était relativement rare en turc, elle l'était dans une proportion encore plus large, à l'exception de la syllabe *ši*, dans le mongol.

J'ai discuté un peu longuement certaines questions de transcription soulevées par le *ho-chou* k'i-tan, mais je croyais utile d'apporter quelques précisions sur les difficultés des transcriptions chinoises de l'époque mongole, et en même temps, de justifier la restitution que j'allais proposer.

Pour conclure, le deuxième caractère du mot k'i-tan est à lire, sans faire intervenir la lecture subsidiaire *tchou*, nettement *chou* et la transcription chinoise repose sur une forme étrangère **qačʊ* ou **qašu*. Si nous avons choisi entre les deux formes possibles celle de **qašu*, apparemment moins recommandée par l'usage général des transcriptions, ce n'est seulement parce qu'elle est appuyée par la glose kirghiz **qaša, *qaš*, mais parce que nous avons en faveur de cette restitution encore un argument, celui-là décisif: le k'i-tan **qašu* 'fer' a survécu dans un parler mongol jusqu'à nos jours.

Le k'i-tan auquel remonte la glose **qašu* est aujourd'hui une langue pratiquement inconnue. Il est bien vrai que nous ayons deux longues inscriptions de cette langue, découvertes en 1922 par le P. Kervyn, mais elles demeurent indéchiffrées de sorte que nous sommes encore réduits à l'interprétation des mots k'i-tan attestés par les textes chinois. Ce matériel n'est pas énorme, mais un dépouillement rapide nous permet de réunir, sans compter les noms propres, près d'une centaine de mots communs ce qui est déjà suffisant pour se rendre compte que nous sommes en présence d'une langue mongole. Cette première impression reçoit une confirmation de la part de Rašīdu'-d-Dīn qui, en parlant des Karakhitaï, fait remarquer que la langue, la figure et les coutumes de ces derniers ont la plus grande conformité avec celles des Mongols; Cf. Berezin, Сборник летописей, История Монголов, dans Труды Вост. Отд. И. А. О. XV, 1886, p. 22 (texte persan); Klaproth, *Tableaux historiques de l'Asie*, p. 129; d'Ohsson, *Histoire des Mongols* I, p. 113. C'est donc à bon escient que Pelliot affirmait que „les K'i-tan parlaient une langue étroitement apparentée au mongol encore que fortement palatalisée"[46] (*Journ. As.* 1920 I, 146—147). Pour ma part j'ajouterais que c'était une langue mongole archaïque où l'initiale *h-* des XIII^e^—XIV^e^ siècles était représentée par *p-* et qu'elle contenait bon nombre d'éléments étrangers, ignorés du reste du mongol et empruntés au jou-tchen, po-hai, coréen, voire même à des langues sibériennes.

Malheureusement la langue k'i-tan s'est éclipsée au contact du mongol proprement dit et il est actuellement malaisé de déceler ses vestiges parmi les dialectes mongols d'aujourd'hui. Néanmoins d'aucuns ont cherché à rapprocher le k'i-tan du dahour, aussi les Dahours modernes se considèrent-ils comme les descendants des K'i-tan; cf. W. Kotwicz, *Les „Khitais" et leur écriture*,

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

dans *Rocznik Orjentalistyczny* II, p. 249 et tout dernièrement E. M. Zalkind, Киданс и их этнические связы dans Советская Этнография 1948, 1, pp. 47—62, surtout p. 62 (avec une bonne bibliographie). Je penche moi-même à admettre que le dahour est identique au k'i-tan ou plus exactement, à un de ses dialectes.

Le dahour, langue mongole archaïque, parlé dans le Nord de la Mandchourie, avec Hailar, Tsitsikar, Boutkha (Batkhan), Bordo, Merghen, Aïgoun comme centres de ses dialectes, nous offre en effet le même terme que le k'i-tan pour désigner le fer. A. O. Ivanovskij, dans ses *Mandjurica*, Образцы солонского и дахурского языков, St. Pbg. 1894, p. 50 a relevé le mot, dans le dialecte de Merghen, sous la forme de *kasó* 'железо'. A mon tour, j'ai entendu en 1930—1931 à Tsitsikar *χasō* et j'ai noté le même mot dans le dialecte de Bordo sous la forme *ǩasō*. Enfin nous avons *qaso*, lire *qasō* dans un texte dahour en écriture mandchoue que j'ai rapporté à la bibliothèque de l'Académie des Sciences de Hongrie; cf. Fond Mongol n° 85, texte 5: *erin forγon g ntiken kučiresu ilan uwei* qaso *ǰeritenebei*, en mandchou *erin forγon γaitai isinǰiči elden aqô* sele *ǰerkišembi*[47]. Du dahour le mot a passé par ailleurs au barga (bargou), dialecte bouriate, parlé dans la Mandchourie du Nord où Ivanovskij, *op. cit.*, p. 76, a recueilli *χasú* 'железо'[48].

Quant au terme dahour, il est évident que l'initiale remonte à un *q*- ancien et il ne paraît pas douteux que, pour la première voyelle, nous devons poser *a* à la même époque, mais cette fois encore, c'est la deuxième consonne qui demande d'être expliquée. Or dahour *qasō* (*ǩasō, χasō*) se rapporte au k'i-tan **qašu*, comme dah. *ɢasō* 'amer' aux formes mgr. *ɢaṣɐn*, kalm. *gɢšūn*, kh. *ɢašūn*, bour, *gašuŋ*, ord. *ɢašūn*, *Histoire secrète des Mongols: qaši'u, qaši'un*, Muqaddimat al-Adab *γašūn*, tchag. غاشون *γašūn* (Pavet de Courteille, p. 384), mong. lit. *γasiγun*. Les mêmes rapports phonétiques se reflètent aussi dans l'équivalence que voici: dah. *ɢɐsū* 'branche' ~ kalm. *gešūn*, kh. *ɢɐšū*, ord. *göšū*, HSM *geši'ün*, mong. lit. *gesigün*. Autrement dit, le dahour *s*, en cette position, est normal au lieu de *š* des autres dialectes, anciens et modernes; par conséquent, il est permis de supposer, en face du dahour *χasō, ǩasō* <**qašū*, une forme dialectale **qašū*. C'est en effet exactement cette dernière forme que nous devons voir dans k'i-tan [136] *ho-chou*, car, détail encore à ajouter, la longueur de la voyelle *ū* n'est jamais marquée par les transcriptions chinoises.

En dernière analyse, les mots dahour, k'i-tan et kirghiz ne sont que le variantes d'un seul et même terme qui se rattache, géographiquement, à cette puissante culture métallurgique de la Sibérie méridionale qui se dessine à nos yeux dans ses détails de plus en plus nettement, grâce aux efforts communs des archéologues et des historiens et dont M. S. Kiselev vient de nous donner

[136] 曷朮

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

un tableau d'ensemble fort intéressant[49]. Il est évident que cette métallurgie a dû aussi laisser ses traces dans la langue des peuples forgerons d'autrefois et il paraît non moins certain que, sous ce rapport, leurs vocabulaires nous promettent encore des précisions fort importantes.

NOTES

[1] Le mot *so-to* n'est attesté que dans le texte du *Che ming* tel qu'il nous est connu aujourd'hui, mais là il n'y a aucune mention du nom de Wou-ling. Le *Che ming*, conservé dans le *T'ai p'ing yu lan*, ch. 698,6a donne [1] *hiue* au lieu de *so-to;* ici c'est *hiue* qui est considéré comme mot hioung-nou qui aurait été emprunté par Wou-ling. Dans l'opinion de Wang Kouo-wei, partagée par Pelliot, il s'agit d'une altération de texte et l'original devait porter *so-to*. Sur la botte cf. dernièrement W. Eberhard, *Lokalkulturen im alten China. Erster Teil: Die Lokalkulturen des Nordens und Westens*. Leiden 1942, p. 83.

[2] Les caractères orthographiant le hioung-nou *tch'eng-li* ont, tous deux, un double ts'ie. Ceci veut dire que, dans le système de M. Karlgren (*Grammata Serica*, p. 30, classe XVI; voir pp. 311—318), l'on peut poser les valeurs archaïques **t'ɒng* et **lɒng* pour *tch'eng*, puis *liər* et *liər* (*op. cit.*, p. 258, n° 519g) pour *li*. En tenant compte des lectures aberrantes des commentaires, on peut supposer pour *tch'eng* encore **tiang*, **d'ăng* et **t'ăng*. Dans *T'oung Pao* XXXVII, 1944, pp. 165—185, P. Pelliot a consacré une étude fort intéressante à *tärim*, forme pronominale du *tängri*, passée à la titulature turque, étude où il a repris, entre autres, l'examen du hioung-nou *tch'eng-li* et l'histoire du *tängri* en turc et en mongol. A l'article si bien informé de Pelliot il reste encore aujourd'hui très peu de chose à ajouter. On peut toutefois rappeler que, pour le mongol, la forme *tenggiri* est attestée par le *Tche yuan yi yu* (éd. Ishida Mikinosuke, dans *Tōyō-gaku sōhen* I, 1934, p. 11), le *Ta tan kouan yi yu*, f. 1a. La lecture *tenggeri* est représentée, outre le vocabulaire sino-mongol de Pozdneev (ce dernier est identique à un des vocabulaires mongols du *Wou pei tche*, ch. 227), par le *Pei lou yi yu*, inséré au ch. 22 du *Teng t'an pi kieou* et au ch. 227 du *Wou pei tche*. Enfin nous avons la transcription aberrante [2] *t'eng-k'o-li*, dans le *Lou long sai lio*, ch. 19 (éd. Ishida Mikinosuke, dans *Mōko-gaku* II, 1938, p. 125). Cette dernière orthographe nous est bien connue par le vocabulaire sino-ouigour du Bureau des Traducteurs des Ming (le *Kao tch'ang kouan yi chou*) qui est à interpréter, d'après P. Pelliot, *tänggäri*. C'est certainement la lecture *tänggäri* qui est valable pour le vocabulaire sino-ouigour du Bureau des Interprètes des Ming *(Wei wou eul yi yu)* qui porte la transcription [3] *t'ien-ngo-li*. Quant à la question de savoir si l'orthographe traditionnelle en mongol écrit doit être *tegri* ou *tngri* et interprétée *tegri* ou *tengri* ou encore *tenggeri*, *tenggiri*, il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que nous avons deux vocabulaires sino-mongols des Ming où les mots sont donnés à la fois en écriture mongole et en transcription chinoise. Ce sont le *Ta tan kouan tsa tseu* et un autre vocabulaire dont j'ignore le titre (l'exemplaire dont je possède une photocopie appartenait autrefois au bien connu [4] K'o Chao-min); tous deux sont au fond identiques au vocabulaire sino-mongol de 1389. Ils ont, l'un et l'autre, la transcription chinoise qui représente une prononciation mongole *tenggiri* et elle est précédée, dans les deux cas, par l'orthographe traditionnelle ouigoure qui est à mon avis, du moins dans le cas présent, certainement non *tegri*, mais *tngri*. Par ailleurs, le *Kao tch'ang kouan yi chou*, d'après

[1] 韓 [2] 騰克立 [3] 忝額力 [4] 柯劭忞

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

l'exemplaire de Budapest, porte nettement *tngri*, en écriture ouigoure; dans cet exemplaire le point diacritique de la lettre *n* est soigneusement marqué en toute position, même lorsqu'il s'agit de *ng*. Enfin, il ne me semble pas que nous ayons jusqu'ici aucun recoupement sûr, même indirect, qui puisse nous garantir la prononciation *tegri* pour le mongol du XIVe siècle. Je ne suis nullement convaincu que, dans l'inscription sino-mongole de 1362, ligne 17, nous devions lire, en écriture ouigoure, *Ana tegrim* plutôt que *Ana tngrim*, en dépit de la transcription chinoise de la même inscription où [5] est en effet en faveur d'une lecture *Ana tärim* ou *Ana tägrim*. Le texte chinois de l'inscription de 1362 n'est certainement pas la traduction du texte mongol, il n'en est qu'une paraphrase assez libre. Aussi les noms mongols et ouigours de la partie chinoise ne sont-ils pas transcrits sur ceux de la partie mongole. En voici quelques exemples: [6] *Tie-li-mi-che, Dərmiš*, ouig. *Dərbiš;* [7] *Ming-li pou-houa, Mingli buqa*, ouig. *Manglai buqa;* [8] *Yi-tsi-nai*, ouig. *Isina* (ici c'est la syllabe *nai* qui est aberrante); [9] *Tou-han hou-sseu, Duqan qus*, ouig. *Toγan quš*, etc. (A propos du dernier nom cf. le nom du chef des Öngüt, au temps de Gengis-khan, *Alaquš tigit quri* transcrit dans le *Yuan che*, ch. 1 [10] *A-la-hou-sseu*, lire *Alaqus*, ch. 118 [11] *A-la-wou-sseu t'i-ki-hou-li*, lire *Alaγus tigit quri*. Dans l'*Histoire secrète des Mongols*, §§ 182, 190, 202, nous avons *Alaquš digit quri; Alaḫu šidigit uri*, lecture de M. Haenisch, est à corriger en conséquence.) A mon avis il ne paraît pas douteux que la transcription *A-na t'ie-lin* repose sur une prononciation ouigoure *Ana tärim;* par contre, la partie mongole nous offre, sous l'orthographe ouigoure, la variante plus ou moins „mongole" du même nom. Cf. le beau travail de M. F. W. Cleaves, *The sino-mongolian inscription of 1362 in memory of prince Hindu*, dans *Harvard Journal of Asiatic Studies* XII, 1949, pp. 1—133. Quant au titre de l'impératrice chez les K'i-tan, *t'ö-li-kien*, Pelliot: *T'oung Pao* XXXVII, pp. 171—172, 177 a cherché à ramener cette transcription chinoise à une forme k'i-tan **terigen* ou **tegrigen*, soit **tergen* et croyait pouvoir rapprocher du turc *tärgän* (Kāšγarī, Ibn Muhannā). Or nous avons un recoupement intéressant en faveur de *teriken* (plutôt que *terigen*): *Šigi qutuqu*, le „sixième fils" appelle sa mère adoptive, Börte fuǰin تریکن ایکه *teriken eke;* cf. Rašīd'u-d-Dīn, éd. Berezin, texte persan I, 74, III, 202.

[3] La forme *gutsu*, indiquée par Pelliot, doit être un *lapsus* qui repose sans doute sur l'expression [12] *nagagutsu* 'botte'. Sur le mot coréen voir dernièrement G. J. Ramstedt, *Studies in Korean etymology*, Helsinki 1949 (*Mém. de la Soc. Finno-Ougr.* XCV), p. 128.

[4] Le passage de **γôlul-χa* à *γôlχa* s'est opéré d'après les règles qu'on peut observer dans d'autres mots mandchous: **γudul-γa* a d'abord perdu la voyelle de la seconde syllabe, ensuite le *d* s'est amui, pour des raisons d'euphonie. Pour les exemples voir *duraχôn* 'celui qui regarde fixement' > *duγôn*, *nuǰan* 'poing' < *nudurγa;* quant au passage *-rγ-* > *-ǰ-*, cf. Ramstedt, dans *Mélanges de philologie offerts à J. J. Mikkola*, Helsinki 1931, p. 243.

[5] Les formes bouriates, citées d'après Podgorbunskij, Русско-монголо-бурятский словарь sont à lire correctement *oimahun, oimahan*, au lieu de *oimaγun, oimaγan*.

[6] P. Pelliot, *Les mots à h initiale, aujourd'hui amuie, dans le mongol des XIIIe et XIVe siècles*, dans *Journ. As.* 1925 I, pp. 241—242. Les équivalences turques *uq* et *učoq* (corr. *učuq)* 'bas', indiquées, d'ailleurs sous réserve, par Pelliot, me paraissent trop douteuses pour les faire intervenir ici. La forme jou-tchen **fučі*, proposée ici-même,

[5]阿納帖臨 [6]迭禮彌實 [7]明理不華 [8]亦集乃 [9]都罕忽思
[10]阿剌忽思 [11]阿剌兀思剔吉忽里 [12]長靴

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

est à abandonner; la transcription chinoise permettrait en effet cette lecture, mais l'interprétation *fo* de la première syllabe est assurée par l'écriture jou-tchen. Les mots samoyèdes ont été rapprochés des formes mandchoues et mongoles par A. Sauvageot, *Recherches sur le vocabulaire des langues ouralo-altaïques*, Budapest 1929, p. 22. G. J. Ramstedt, *Kalmückisches Wörterbuch*, Helsinki 1935, p. 304b s'est borné à signaler, à propos du mot mongol, les équivalences samoyèdes et turque; quant au terme coréen, dans ses *Studies in Korean etymology*, p. 206, il l'a rapproché, sous réserve, du seul ma. *foǰi*. La forme tibétaine a été indiquée, d'après Jaeschke, par B. Laufer, *Loan-words in Tibetan*, dans *T'oung Pao* XVII, p. 494, n° 179, sans qu'il pût indiquer l'original mongol; aussi ne figure-t-il pas dans l'index de son étude. Pour les formes samoyèdes, voir K. Donner, dans *Mém. de la Soc. Finno-Ougr.* XLIX, pp. 116—117.

[7] A. Castrén—A. Schiefner, *Versuch einer jenissei-ostjakischen und kottischen Sprachlehre, nebst Wörterverzeichnissen aus den genannten Sprachen*. St. Pbg. 1858, pp. 185, 187.

[8] La langue des Ostiak de l'Iénissei qui se nomment d'ailleurs *ket* ou *ostīk* est parlée de nos jours, sur les deux rives de l'Iénissei, entre la Kouréika et la Moyenne Toungouska et, plus en avant, à l'embouchure du fleuve Sym; naguère elle était répandue beaucoup plus à l'Ouest et au Sud. Actuellement elle est parlée à peine par 1500 d'âmes (1428, d'après le recensement de 1926). Le kotte n'était parlé, déjà au XVIII^e^ siècle d'après Strahlenberg, que par 400—500 personnes, aux environs du fleuve Kan. A la même époque vivaient encore 300—400 Kechtim ou Kichtim, aux environs de la Mena parlant au fond le même dialecte que les Kottes. Le kotte s'est éteint vers le milieu du XIX^e^ siècle; Castrén, en 1845, ne trouva plus que cinq individus sachant cette langue. Au Nord des Kottes, dans la vallée de la Taseeva, vivaient les Assanes dont la langue a disparu au XVIII^e^ siècle. Les Arines, apparentés aux Assanes, campaient dans le voisinage de Krasnoïarsk, à l'Ouest de l'Iénissei; leur langue, elle aussi, s'est éteinte au cours du XVIII^e^ siècle. Les premiers matériaux sur ces langues ont été recueillis par J. Ph. Strahlenberg, *Das nord- und östliche Theil von Europa und Asia* (Stockholm 1730); voir particulièrement les colonnes intitulées *Kamacintzi* et *Arintzi*, dans le tableau linguistique à la fin du livre. Pour les informations matérielles les plus importantes voir les ouvrages suivants: P. S. Pallas, *Reise durch verschiedene Provinzen des Russischen Reichs* III (St. Pbg. 1776), p. 373. J. Klaproth, *Asia polyglotta*[2] (Paris 1831). Castrén—Schiefner, l'ouvrage cité plut haut. V. I. Anučin, dans Изв. Русск. Комитета для изучения Средней и Восточной Азии , N° 6 (1905), pp. 38—50. K. Donner, *Über die Jenissei-Ostjaken und ihre Sprache: JSFOu.* XLII (1930). E. Lévy, *Zum Jenissei-ostjakischen: Ungarische Jahrbücher* XIII (1933). K. Bouda, *Das kottische Verbum*, dans *Abh. für die Kunde des Morgenlandes* XXII (Leipzig 1937). Les matériaux linguistiques, rapportés par V. I. Anučin et par Kai Donner sont encore inédits.

[9] A. Castrén, *Reiseberichte und Briefe*, p. 281. P. Trombetti, *Delle relazione delle lingue caucasiche con le lingue camitosemitiche*, dans *Giornale della Società Asiatica Italiana* XV (1902), p. 20. Le même, *Elementi di glottologia* (Bologna 1922), pp. 156, 478—484. G. J. Ramstedt, *Über den Ursprung der sog. Jenissei-Ostjaken: JSFOu.* XXXIV (1907) 2,1—6. K. Donner, *Beiträge zur Frage nach dem Ursprung der Jenissei-Ostjaken: JSFOu.* XXXVII (1916—1920) 1,1—21. W. Schmidt, *Die Sprachfamilien und Sprachkreise der Erde* (Heidelberg 1926), p. 134. K. Bouda, *Jenisseisch-tibetische Wortgleichungen: ZDMG.* XC (1936), pp. 149—159. A. J. Joki, *Indochinesische Lehnwörter im Samojedischen*, dans *Finnisch-Ugrische Forschungen* XXIX (1946), 202—221. D'une manière générale, ces travaux ne peuvent être considérés que comme des tentatives de pionniers qui ont le grand mérite d'avoir attiré l'attention sur un problème très important. Mais ces savants, autorités incontestés dans le domaine de leur spécialité d'altaïste

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

ou de finno-ougrisant, lorsqu'il s'agissait des dialectes chinois et tibétains ou de l'histoire de ces langues, étaient forcés de se contenter d'informations fortuites de seconde main. Dans ces conditions, il n'est pas surprenant de voir, par exemple, comparer, sans aucune remarque, ost. Ién. *doŋ* 'trois', kotte *tōŋa* à chin. [13] *san-gə̂* et que dans l'opinion de M. Joki (p. 221) le *Nyi Lo-lo* est un dialecte chinois, ou encore que, toujours M. Joki, au besoin de ses étymologies, a construit, sur des analogies plus ou moins modernes, des binoms chinois, tels [14] **pang-ko* et [15] **ho-leao*, sans se douter des problèmes que posent ces binoms pour l'époque archaïque qui l'occupe. K. Donner, à son tour, ayant découvert l'article d'ailleurs fort important de B. Laufer, intitulé „*The Si-hia Language*" (*T'oung Pao* XVI, 1—126), s'est vu entraîné dans la théorie si-hia sans pouvoir suivre le problème dans ses détails chinois et tibétains. Cependant, on ne peut qu'admirer la sûreté avec laquelle il a énoncé, entre autres, dans les conclusions de ses recherches (p. 20) que „le pays des Si-hia appartenait autrefois à l'empire des Kirghiz blonds". La fragilité de ses équivalences s'est avérée depuis lors sur plus d'un point important. Les mots si-hia du type [16] 'homme', interprété par Ivanov et à sa suite par Laufer, de manière erronnée comme *tsou-ni*, doivent être lu correctement, d'après le témoignage du vocabulaire si-hia en écriture tibétaine, publié par N. A. Nevskij, dans l'ordre interverti des caractères chinois, c'est-à-dire *ni-tsou*. Or les fausses lectures de Laufer, telles *c'i-n̂u* [17] 'sel' pour *wou-ts'i*, *cai-šu* [18] 'rat' pour *chouai-tsai*, *č'iṅ-ni* [19] 'été' pour *ni-k'ing* (laissons de côté pour le moment la vraie valeur si-hia de ces transcriptions chinoises) ont été rapprochées par K. Donner de mots iénisséiens sans la moindre hésitation. Il est vrai que par la suite on a pratiquement déserté la théorie si-hia et qu'on a repris l'ancienne thèse tibétaine (Lévy, Bouda). Mais que dire de la valeur des rapprochements tibétains proprement dits jusqu'ici proposés, lorsque ost. Ién. *sī* 'manger' a pu être rattaché à la fois au tib. *za* 'manger', *zan*, *bzan* 'nourriture' (Donner) et au tib. *'cho-ba* 'vivre, nourrir' (Bouda) ou si on lit des comparaisons comme ost. Ién. *dēsχontteŋabɛ̄l* 'bâillir', ramené à un thème **χon*, rapproché du tib. *'giṅ-ba* (Bouda)?

[10] R. Jakobson, *The paleosiberian languages*, dans *American Anthropologist* XLIV, 602—620. M. Jakobson se contente d'insister sur certaines similitudes structurales, sans les préciser, qui existent, à son avis, entre les langues iénisséiennes d'une part et le tchouktche, koryak, kamtchadal, youkaghir, ghilyak de l'autre. Ces derniers, appelés communément langues hyperboréennes, arctiques ou encore paléo-asiatiques, ont été à leurs tours, rapprochés par un certain nombre de linguistes des langues indiennes de l'Amérique du Nord. D'autres encore (Bogoraz, Trombetti) ont cherché à rattacher aux langues indiennes même les langues iénisséiennes. Dans l'état actuel de nos connaissances, l'attitude négative de H. Findeisen: *Zeitschr. f. Ethnologie* LIX (1927), pp. 281—290 et P. Pelliot: *T'oung Pao* XXIX (1932), p. 176, envers ces hypothèses, est entièrement justifiée.

[11] Cf. G. Schlegel, *Die chinesische Inschhrift auf dem uigurischen Denkmal in Kara Balgassun*, formant le vol. IX. des *Mém. de la Soc. Finno—Ougr.*, p. 141; ici-même Schlegel se réfère à l'opinion toute pareille de V. Thomsen qui lui fut communiquée par correspondance. K. Donner, *op. cit.*, pp. 18—19, a repris la même thèse tout en renouvelant la prétendue preuve, formulée par Schlegel, en faveur de la parenté des Kirghiz avec les Ostiak de l'Inéssei. L'argumentation de Schlegel s'appuie sur le témoignage d'un texte chinois, le *Pien yi tien*, ch. 61, f. 2a, d'après lequel le chef kirghiz portait le titre [20] *kie-kin* (à la rigueur *hie-kin*); ce nom de charge s'accorderait, à leur avis,

[13]三個 [14]綁統 [15]褐料 [16]卒尼 [17]七吾 [18]窣率 [19]頃尼
[20]頡斤

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

avec ost. Ién. *kīkŋ*, forme du pluriel de *kī* 'prince' (à la rigueur *kīkŋ* et *kĭ*). Le passage cité du *Pien yi tien* paraît remonter au *Sin T'ang chou*, ch. 217 B, f. 11b, chapitre consacré aux *Kie-kia-sseu* ou Kirghiz. Dans ce dernier texte la phrase [21], citée par Schlegel, se rapporte toutefois non pas aux Kirghiz, mais aux [22] *mou-ma T'ou-kiue*. Quant au rapprochement kirg. *kie-kin (hie-kin)* ~ ost. Ién. *kīkŋ*, il est beaucoup moins rassurant que Schlegel et Donner ne l'aient pas admis. Le titre *hie-kin* nous est bien connu et, loin d'être un nom de charge spécifiquement kirghiz, il entre dans la titulature des Turcs T'ou-kiue et des Ouigours, voire même des K'i-tan et des Jou-tchen. La graphie [20] *hie-kin*, ach. *γiet-kiən*, transcrit normalement un mot étranger **herkin* ou **erkin*, qui répond au titre *irkän, irken, ärkin, erkin* (d'ailleurs d'origine inconnue), formes attestées dans les sources turques. Ces dernières variantes sont orthographiées par les Chinois [23] *yi-kin*, ach. **i̯ət-ki̯ən (*irkin)*, [24] *yi-kien*, ach. **i-gʻi̯ n (*irkän)*, [25] *yi-kien*, ach. *i̯e-gi̯ɤn (*irkän)*, [26] *yi-li-kien (*irkän, *irgän)*. Seule la forme [27], lue *sseu-kin, k'i-kin* ou *yi-kin* (d'après P. Pelliot, cette dernière lecture est erronnée et est à abandonner), est assez malaisée à interpréter en raison des difficultés phonétiques, mais elle aussi doit représenter le même titre. Voir F. Hirth, *Nachworte zur Inschrift des Tonjukuk*, p. 109 et suiv.; F. W. K. Müller: *Ostas. Zeitsch.* VIII, p. 317 et suiv., P. Pelliot: *T'oung Pao* XXVI, p. 226 et suiv. La plus ancienne mention connue du titre *irkän* est celle de l'inscription chinoise de 575 où il fait partie d'un long titre indigène, conféré aux rois de Kao-tch'ang. Le titre fort intéressant réapparaît sous une forme complète qui nous a manqué jusqu'à présent dans le colophon du Mahāprajñāpāramitā-sūtra, traduit par Kumārajīva en 599; cf. B. Schindler, *Preliminary account of the work of Henri Maspero concerning the Chinese documents on wood and on paper discovered by Sir Aurel Stein on his third expedition to Central Asia*, dans *Asia Major* I (London 1949), pp. 244—247. On y lit [28] *hi-kin*, ach. *χjᵹi-gʻi̯ən*, orthographe surprenante par son premier caractère, car l'initiale sourde et l'absence de la finale dentale y présentent une double difficulté. Mais cette difficulté ne me paraît pas insurmontable. Quant à l'initiale, il convient de rappeler que pour la première syllabe de ce titre nous avons, comme transcription normale sous les T'ang, [29] *hie*, ach. *γiet*, donc un mot à initiale *hia*. Dans les transcriptions boudd histes contemporaines, *hia* peut rendre soit une initiale vocalique soit une *h-* laryngale. Ce n'est malheureusement que dans quelques cas rares que cette initiale se rencontre dans la transcription des mots turcs *(alp, uluγ*, etc.). Pour ces mots on admet généralement une initiale vocalique puisque, dans l'opinion des turcologues, l'ancien turc ignorait l'initiale *h-*. Mais à mon avis cela n'est pas tout à fait certain, d'autre part *irkän* est un terme d'origine étrangère que les Turcs T'ou-kiue ont hérité probablement des Jouan-jouan (éventuellement des Ephthalites); par conséquent il est vraisemblable qu'au début ce titre a été connu et transcrit sous sa forme originale, comportant encore l'initiale *h-*. Et en effet, il est attesté, dans un document tibétain provenant de Touen-houang, sous la forme de *hirkin*. C'est certainement dans ce sens qu'il faut aussi chercher la solution pour [27] *k'i-kin*. Le problème de la finale est un peu plus compliqué, mais je crois qu'à ce sujet le dernier mot n'a pas encore été dit. P. Pelliot a insisté à plusieurs reprises (cf. *Journ. As.* 1934 I, 30—33, *T'oung Pao* XXXIV, 146—152) sur deux faits importants: la finale *r* (ou *l*) de la syllabe étrangère a été transcrite par la dentale finale du chinois sous les T'ang et par la dentale nasale sous les Han. Mais avec [28] *hi-kin* nous sommes en 575, époque à laquelle les règles de transcription des T'ang ne sont sûrement

[21]其酋長皆為頡斤 [22]本馬突厥 [23]乙斤 [24]伊健 [25]移健 [26]移里堇 [27]俟斤 [28]希近 [29]頡

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

pas encore valables, en même temps que les transcriptions des Han ne sont plus en vigueur; le système de transcription, entre les Han et les T'ang est trop peu connu pour qu'on puisse écarter *a priori* la possibilité de l'absence de *r* final dans les notations de cette époque. Dans un certain nombre de transcriptions l'absence de la finale *r* a été expliquée par Pelliot par les formes sogdiennes où le *r*, devant consonnes, paraît fort instable. Néanmoins, nous avons quelques cas où l'on ne peut pas songer à l'intermédiaire sogdien et pourtant les finales *r* et *l* n'y sont pas notées: [30] *pa-ye-kou*, ach. *b'wat-ɨa-kuo*, *baɣïrqu* (pour le deuxième caractère on a les variantes [31] *ye*, ach. *ɨa*, [32] *yi*, ach. *ɨäi*, également sans dentale finale); [33] *p'i-k'ie*, ach. *b'ji-g'ɨa*, *bilgä;* [34] *pa-si-mi*, ach. *b'wat-siĕt-mjiᵉ*, *basmïl*, etc.

[12] W. Radloff, *Die alttürkischen Inschriften der Mongolei. Zweite Folge*, St. Pbg. 1899, pp. 52—53. En ce qui concerne l'interprétation de M. Ramstedt sur les *Az*, voir K. Donner, *op. cit.*, pp. 16—17. Cf. encore W. Barthold, *12 Vorlesungen über die Geschichte der Türken Mittelasiens*. Berlin 1935, p. 37.

[13] *Käm*, nom de l'Iénissei est aussi attesté dans les textes chinois, à une date assez ancienne. Au ch. 50, f. 2b du *Tcheou chou*, nous avons [3] *Kien*, ach. *kɨom;* cf. Hirth, *Nachworte*, p. 42. La même transcription réapparaît dans le *Sin T'ang chou*, ch. 43 B (Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue occidentaux*, p. 98, note), ch. 217 B, f. 11b. Il n'est pas sans intérêt que dans tous ces passages, le fleuve *Kien* est mentionné à propos des Kirghiz.

[14] Pour les trois derniers noms de tribu, voir V. Thomsen, *Dr. M. A. Stein's Mss. in Turkish „Runic" script: JRAS.* 1912, p. 187; W. B. Henning, dans *Bulletin of the School of Oriental Studies* IX, p. 556; H. W. Bailey, *A Khotanese text concerning the Turks in Kanṭsou* dans *Asia Major* I (London 1949), 49.

[15] L'idée d'un intermédiaire, à propos du hioung-nou, n'était pas étrangère à P. Pelliot lui-même. Pelliot, pour qui le hioung-nou était une langue „altaïque" (turc ou mongol), a admis, par exemple, que le *tängri* 'ciel', mot d'origine inconnue, ait pu passer en hioung-nou par un intermédiaire tongous ou paléo-asiatique; cf. *T'oung Pao* XXXVII, p. 170; ici-même il a supposé le même intermédiaire aussi pour le turc *laɣzïn* 'porc'. L'intermédiaire tongous est de toute façon hors de cause pour le mot hioung-nou. Quant au turc *laɣzïn*, V. Thomsen: *Mém. de la Soc. Finno-Ougr.* V, p. 183, a proposé la lecture **alɣazïn* et a cherché à rapprocher ce mot du mandchou *ulgiyan* 'porc'. Mais depuis la lecture *laɣzïn*, *laɣžïn* est assurée par des textes en écriture ouigoure, par ailleurs l'interprétation mandchoue se heurte à des difficultés phonétiques, tant pour *laɣzïn* que pour le prétendu **alɣazïn* (l'étymologie par ma. et mong. *ǰalɣa-*, proposée par Bang, dans Marquart, *Chronologie*, p. 106, était une solution désespérée). Le ma. *ulgiyan*, lui-même apparemment mot d'emprunt (pour les formes gold, oltcha, orok, oudikhe, négidal, voir V. I. Cincius, Сравнительная фонетика тунгусо-манчьжурских языков, pp. 178, 317), est très probablement le dérivé mandchou d'un **ula*, **ulu*, mot de civilisation aujourd'hui autrement inconnu; *giyan* est un suffixe mandchou bien connu, répondant, au point de vue phonétique, exactement au mong. *-ɣān*. Il est vrai que la „culture du porc", dans l'idée de M. Eberhard, *Kultur und Siedelung der Randvölker Chinas*, p. 33, serait caractéristique des anciens peuples de la Mandchourie, pourtant, il n'y a aucune étymologie tant soit peu satisfaisante qu'on fût à même de proposer pour le turc *laɣzïn*. D'ailleurs, il ne me semble pas qu'on puisse chercher l'origine et de hioung-nou *tängri* du IIe siècle avant notre ère et de *laɣzïn*, mot du VIIe siècle de notre ère, dans une seule et même langue, soit tongous, soit paléo-asiatique.

[30]拔野古 [31]也 [32]曳 [33]毘伽 [34]拔悉彌 [35]劍

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

[16] Pour les 24 historiens, je me réfère toujours à l'édition *Po-na*.

[17] La même orthographe [36] *kia-cha* sert à la transcription du sanskrit *kaṣa* 'eau trouble', variante de *kaluṣa*, dans le *Fan yu tsa ming* de Li Yen, f. 36a4; cf. P. Ch. Bagchi, *Deux lexiques sanskrit-chinois* I, p. 292. Signalons à ce propos encore [37] *Kia-cha-fen-tchö*, ach. *ka-ṣa-piuən-tśi̯ɑ*, nom d'une ville où était établi, sous les T'ang, l'arrondissement de [38] *Kie-che*, dépendant du gouvernement de [39] *Ta-han;* malheureusement, cette ville, ne se laisse pas identifier d'une manière certaine, voir É. Chavannes, *Documents sur les Tou-kiue occidentaux*, pp. 69, 276. Voir aussi [40] *kia-cha*, ach. *ka-ṣa*, répondant à sanskrit *kaṣāya* 'yellow robe', cf. H. W. Bailey: *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* XIII (1950), p. 405, note.

[18] C'est sans doute à ce mot qu'il faut rattacher les termes suivants: ma. *seleme* 'couteau de chasseur', mong. lit. *seleme* 'épée, sabre', kalm, *selmᵊ*, kh. *sɛ̂ləm*, bour. *helme* ord. *seleme*, kirg. *selébä*.

[19] Il est intéressant de faire remarquer que les auteurs musulmans et, dans une certaine mesure, aussi les voyageurs modernes, ont insisté sur les mêmes traits distinctifs des Kirghiz. Cf. Bartol'd, Отчет о поездке в Среднюю Азию pp. 85—86, le même dans *ZDMG.* LXXXIII, pp. 126—127.

[20] A. Zeki Validi Togan, *Ibn Faḍlān's Reisebericht (Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes* XXIV, 3), Leipzig 1939, p. 329. J. Marquart, *Über das Volkstum der Komanen*, pp. 66—67. W. Barthold, *12 Vorlesungen*, p. 35. La théorie de l'origine slave se repose d'ailleurs sur une interprétation mécanique et plus ou moins arbitraire du mot *Ṣaqlāb*, mis en cause par les auteurs musulmans à propos des Kirghiz.

[21] Le système verbal, à première vue extrêmement compliqué, des langues iénisséiennes a été élucidé dans ses grandes lignes par E. Lévy: *Ung. Jb.* XIII, pp. 299—306 Les principaux résultats de ses recherches ont été résumés par K. Bouda, dans *ZDMG.* XC, pp. 149—151. La théorie de E. Lévy a été développée et appliquée plus tard au verbe kotte par K. Bouda, *Das kottische Verbum.*

[22] Dans l'idée de M. Joki, il faut compter déjà en samoyède commun avec des éléments kirghiz (= iénisséiens). Puisque M. Joki, lui aussi s'en tient à la théorie de la „patrie primitive" ouralienne, il cherche à proposer, pour la scène de ces premiers contacts entre Samoyèdes et Kirghiz, les régions méridionales de l'Oural; pour écarter la difficulté qui résulte de son hypothèse en ce qui concerne les Kirghiz, il fait avancer ces derniers jusqu'à l'Oural. M. Joki exagère certainement, quand il déclare que ce serait un fait historique généralement admis que l'empire des anciens Kirghiz, lors de sa plus grande extension, eût touché, vers l'Ouest, le versant de l'Oural; même le passage bien connu du *Wei lio*, d'après lequel le peuple kien-kouen habitait au Nord-ouest de *K'ang-kiu*, ne saurait autoriser pareille conclusion. Cf. Chavannes, *Les pays d'Occident d'après le Wei lio*, dans *T'oung Pao* VI, p. 559 et suiv.; J. Marquart, *Komanen*, p. 65, De Groot, *Die Hunnen der vorchristlichen Zeit*, p. 62.

[23] D'après la courte notice que le *Sin T'ang chou* 217 B, 9b a consacré aux *Tou-po*, leur pays est situé au Sud de la „Petite mer" *(Siao hai)*, à l'Est des Kirghiz *(Kien-kouen)*, au Nord des Ouigours *(Houei-ho)*. Ils sont divisés en trois tribus. Ils habitent des chaumières; comme nourriture, ils mangent des racines de lys [41], du poisson, des oiseaux, du gibier; ils portent des peaux de zibeline et de cerf (renne?), les pauvres préparent leurs vêtements de plumes d'oiseaux. Quand ils se marient, en échange de la fiancée, les riches payent des chevaux, les pauvres offrent des peaux de cerf (renne) et des racines de lys. Lorsque quelqu'un est mort, on met le cadavre dans un cercueil de bois pour le

[36]迦沙 [37]迦沙紛遮 [38]碣石 [39]大汗 [40]袈裟 [41]百合草

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

transporter à la montagne ou bien on l'expose sur les arbres; ils font le deuil comme les *T'ou-kiue*. Ils firent leur première visite à la cour de Chine, ensemble avec les *Qurïqan (Kou-li-kan)*, en 647. Le nom de *Tou-po* revient encore une fois dans le même chapitre, f. 11b, dans la notice consacrée aux *Kie-kia-sseu*. Il s'agit là des *mou-ma T'ou-kiue* qui, n'ayant rien de commun avec les Turcs T'ou-kiue, sauf leur nom, sont un peuple de skieurs. Or ces *mou-ma T'ou-kiue* ont également trois tribus dont la première s'appelle de même [42] *Tou-po*. On peut se demander, s'il n'y a pas de contradiction entre les deux informations. Il se peut en effet fort bien que le *Sin T'ang chou* ait puisé dans deux sources différentes, répondant à deux états de choses différents, séparées par un intervalle plus ou moins long. En tout cas, il est très suspect, entre autres, que nous ayons affaire, dans les deux cas, à une confédération de trois tribus. Ou bien devons-nous considérer la première tribu des *mou-ma T'ou-kiue* comme des émigrés d'une confédération *tou-po* plus importante? F. Hirth, *Nachworte*, p. 40, s'est prononcé pour la première possibilité, mais M. Eberhard, *Randvölker*, pp. 50, 53, sans faire aucune allusion au problème, les traite séparément. Les *Tou-po* sont nommés d'ailleurs dans le *Souei chou*, ch. 84, cf. Hirth, *loc. laud.* Les transcriptions chinoises [43] et [44], représentant, dans les deux cas, un ach. *tuo-puâ*, peut très bien répondre à un original **tupa* ou **tuba*. Aussi a-t-on cherché à rapprocher ce nom de celui des *Tuba*, Turcs sibériens, en partie d'origine samoyède. C'est sans doute à cette similitude des noms et surtout à l'usage du ski qu'il faut attribuer l'identification de ce peuple avec les Samoyèdes. Cf. Radloff *Aus Sibirien* I, p. 207; F. Hirth, *Nachworte*, p. 40 et dernièrement Uno Harva, *Die religiösen Vorstellungen der altaischen Völker*, Helsinki 1938, p. 315. Quant aux autres peuplades samoyèdes du moyen âge, à la suite de Radlov, K. Donner, *op. cit.*, pp. 17—18, a passé en revue ces peuples, attestés par les textes chinois; à son avis, certains d'entre eux peuvent être rattachés aux Samoyèdes, d'autres aux Iénisséiens. Il est à regretter que K. Donner n'ait eu à sa disposition que des informations vieillies, aussi ses réflexions sur l'appartenance linguistique ou ethnique de ces peuples, sont-elles le plus souvent sujettes à caution. Les „Guligan" de K. Donner sont évidemment les [45] *Kou-li-kan*, ou *Qurïqan*, bien connus depuis les inscriptions de l'Orkhon. Les „*Bilä*" ou „Gelotschi" de sa liste ne sont autres que les [46] *Pi-la* ou [47] *Ngo-lo-tche*, appelés par les Chinois aussi [48] *po-ma*. Ce peuple aux „chevaux tachetés" a été l'objet de recherches, depuis près de deux siècles, à maintes reprises; sans tenir compte de ces considérations antérieures, pour fragiles qu'elles soient, l'opinion de K. Donner sur la prétendue affinité iénisséienne de ce peuple ne peut être que très peu convainquante. Cf. Deguignes, *Histoire générale des Huns* I 2, p. LXII; Jakinf, Собрание сведений о народах обитавших в Средней Азии в древния времена (St. Pbg. 1851), I, 442; Chavannes, *Documents*, pp. 29, 56, 307; dernièrement J. Németh, *Das Volk mit den scheckigen Pferden: Kőrösi Csoma Archivum*, I. Ergänzungsb. (1938), pp. 345—352.

[24] Aussi bien *gedesün* que *keriye* sont des mots appartenant à la série palatale dont le traitement dans les langues altaïques, surtout en mongol, n'est pas nécessairement identique à celui de la série vélaire. Quant au rapprochement samoyède du mong. *gedesün*, celui-ci rencontre, certes, quelques difficultés phonétiques que, pour le moment, je ne saurais résoudre. M. Ramstedt a proposé, pour l'initiale, une correspondance sam. *w-* (*w-, j-, b-, k-*) ~ tong. *ng-* (*n-, g-*) ~ mong. *g-* ~ turc. *k-*. Mais les exemples que j'ai réunis à ce sujet semblent montrer que tong. *ng-* ~ mong. *g-* (le turc *k-* me paraît fort hypo-

[42]都播 [43]都播 [44]都波 [45]骨利幹 [46]弊剌 [47]遏邏支 [48]駁馬

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

thétique) représentant un *ng-* altaïque, répond bien à un sam. *ng-* et non à un *w-*. De plus, il faut certainement tenir compte des formes, écartées par M. Ramstedt sans doute à dessein, que voici: mong. *gŭǰege, gŭǰiye* 'ventre', kalm. *güzēn*, kh. *guDDzē*, bour. *guDzē. güzēn*, mong. or. *gŭdźē*, ord. *GŭDžē*, mgr. *GuD iē*, dah. *GŭD ē*, mog. *guz̆ n* ∼ ma. *guweǰ ixe* < **güdi-xe*, tong. *gŭdigä* (Castr.); cf. bour. *gŭdeheŋ* < **güdesen*. Enfin, quant au mong. *keriye*, celui-ci semble représenter une équivalence à tout point de vue satisfaisante, mais ici encore on peut éventuellement faire intervenir le turc *qarγa*, même sens, ramené à une forme hypothétique **qarĭγa*. J'avoue que le rapprochement turc me paraît peu probable, cependant, je ne puis pas entièrement écarter l'idée, sans toutefois l'admettre en définitive, que nous ayons affaire, quant aux noms mongol et turc, à une dénomination onomatopéique.

[25] M. Eberhard, dans *Oriens* I (Ankara 1948), p. 220, estime qu'il faut chercher le même mot dans le nom de [49] *Ko-chou Han*, officier d'origine *türgiš* au service de la Chine (cf. Chavannes, *Documents*, pp. 35, 169; pour sa biographie voir *Kieou T'ang chou*, ch. 104 et *Sin T'ang chou*, ch. 135). D'après les textes chinois, *Ko-chou* qui entre dans le nom de ce personnage, est en réalité un nom tribal turc. En effet, chez les Turcs occidentaux, parmi les cinq tribus *nou-che-pi*, nous avons ce même nom dans les noms de la deuxième et de la cinquième tribus: *Ko-chou k'iue k'i-kin (○ kül irkin)* et *Ko-chou tch'ou-pan k'i-kin* (○ *čupan irkin)*. Par la suite, il apparaît comme le nom d'une des tribus türgiš, c'est de là que *Ko-chou* avait tiré son nom. Mais, puisque le sens exact du terme *ko-chou* nous échappe, mieux vaut ne pas en faire état dans la présente discussion. *Ko-chou*, ach. *kâ-śi̯wo* ne se laisse pas d'ailleurs restituer d'une manière certaine. P. Pelliot, *T'oung Pao* XXVIII, p. 230, a proposé d'y voir éventuellement le même mot que représente *qasuy*, ce qui peut être lu à la rigueur *qašuy*, nom de fleuve (?), attesté dans l'inscription ouigoure de *Šine usu* (cf. Ramstedt, dans *JSFOu.* XXX 3, p. 52).

[26] Le nom de cette tribu se retrouve, sous la même forme, encore dans d'autres passages du *Leao che:* ch. 32, f. 4a, parmi les [50] *pou tsou;* ch. 46, 4b énumération des [51] *p'in pou;* ch. 35, f. 10b. Quant au nom de la tribu k'i-tan, le *Leao che, loc. laud.*, raconte que la première forme de l'agglomération *ho-chou* se recrutait parmi les „esclaves des palais et des grandes familles (impériales)"; elle s'appelait encore *ho-chou che-lie* et ce n'est que plus tard, lorsque ces gens se multiplièrent qu'ils ont été élevés par *Cheng-tsong* au rang de tribu *(pou)*. Les *Ho-chou* reçurent leur nom, selon le *Leao che*, car ils étatent occupés à la fonte du minerai. En effet les *Ho-chou* habitaient une région riche en minerai de fer où l'utilisation du fer était en pleine marche depuis longtemps; cf. R. Stein, *Leao tche*, dans *T'oung Pao* XXXV, p. 30. L'expression [52] *che-lie* par laquelle sont désignés les *Ho-chou* avant d'avoir été élevés au rang de tribu par *Cheng-tsong*, est considérée comme un titre par M. R. Stein, sans doute sur l'autorité du *Leao che*, ch. 116, f. 16a [53]. Tout en admettant cette interprétation du *che-lie*, je crois qu'il faut y voir en même temps un terme administratif désignant des agglomérations de moindre importance et d'une condition juridique inférieure à celle des tribus. Par ailleurs, *che-lie* représente un **šire* en k'i-tan qui doit être rapproché du mandchou *siren* 'branche, rameau, parenté, affinité'. *Siren* appartient à cette couche étendue et importante qui, comprenant des éléments k'i-tan, po-hai et coréens, fut transmise en mandchou par l'intermédiaire du jou-tchen.

[27] Cf. *Oriens* I, p. 220 où M. Bazin a suggéré de voir, aussi bien dans [54] *kâ-śi̯wo* que dans [55] *kât-dź'i̯uĕt*, le turc *qaδïr* 'dur, robuste'. Aucune des deux restitutions n'est

[49]哥舒翰 [50]部族 [51]品部 [52]石烈 [53]石烈官之長 [54]哥舒 [55]葛尒

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

acceptable. „En parlant des transcriptions chinoises, nous devons tenir compte des dates", répétons-nous avec P. Pelliot: *Journ. As.* 1934 I, 31. Or [54] représente une transcription des T'ang et il est absurde de supposer que *śi̯wo*, à cette époque, puisse rendre une syllabe turque *-dïr*, la valeur de *śi̯wo* étant alors normalement *šü* ou *ši* (sur ce dernier voir Pelliot: *T'oung Pao* XXVI, 224). Il en est de même de [55], transcription datant des Yuan. A ce propos il suffit de rappeler que les dentales finales, passées sous les T'ang à *-d*, puis à *-ð*, servant à la transcription de *-r* et *-l*, à la fin des syllabes étrangères, étaient amuies à partir du début des Song; il est donc inadmissible de les faire figurer dans les transcriptions de l'époque mongole. On ne peut que faire les mêmes réserves à propos de l'étymologie, proposée par M. Eberhardt (*Birkaç eski türk ünvani hakkında*, dans *Belleten* IX, 336—337), d'après laquelle les mots kirghiz et k'i-tan seraient à rapprocher de turc *qurč* 'acier'.

[28] En ce qui concerne l'orthographe chinoise, indiquée plus haut, j'ai suivi celle de l'exemplaire incomplet de la Vaticane (sur ce dernier voir P. Pelliot, dans *T'oung Pao* XXXVIII, p. 273). Pour le premier caractère, M. Ishida indique [56]; quant au troisième, il donne [57] *tch'aï*, mais suivi d'un point d'interrogation, très probablement celui-ci est peu distinct dans l'original sur lequel s'appuie l'édition de M. Ishida. En effet, il est peu déchiffrable même dans l'exemplaire de la Vaticane; j'y vois, sous toute réserve, [58] sous la forme d'une de ses anciennes graphies. Malheureusement je n'ai pas actuellement à ma disposition l'important travail de MM. [59] Lieou Fou et [60] Li Kia-jouei, intitulé [61] *Song Yuan yi lai sou tseu p'ou;* cf. P. Pelliot: *T'oung Pao* XXVII, pp. 180—181. Le même mot mongol est par ailleurs attesté dans les vocabulaires sino-mongols des Ming ainsi que dans *l'Histoire secrète des Mongols* sous la forme *qarčiqai;* le mongol écrit offre *qarčiγai* et *qarčaγai*. En turc nous avons *qarčiγa, qarčiγa, qarčiγa, qaršiγa, qartïγa, qarčïγai, qarčiγai, qarčaγa, qartaγa, qarčā* (Radlov); quant aux anciens dialectes turcs, voir coman *qarčïγa, qarčaγa* (Grönbech).

[29] Il convient de faire remarquer que certains auteurs indiquent pour ce caractère la variante [62] *ko;* cf. R. Stein: *T'oung Pao* XXXV, pp. 30, 34, W. Eberhard: *Oriens* I, 220 (ce dernier savant donne les deux variantes). J'ai gardé l'orthographe telle quelle est reproduite dans l'édition *Po-nā* du *Leao che* qui met *ho* sans hésitation dans tous les passages cités plus haut; il ne me paraît pas probable que la variante *ko* repose sur une tradition digne de confiance. Néanmoins, la confusion entre les deux caractères doit être assez ancienne, puisque les commissaires de K'ien-long, dans leur [63] *Leao che yu kie*, ch. 3, f. 11a, indiquent déjà les deux lectures, en se référant au ch. 32 pour *ko* et au ch. 33 pour *ho*.

[30] Sous les T'ang, l'emploi du [64] dans les transcriptions étrangères paraît extrêmement rare. Nous avons bon nombre de caractères à la même phonétique, tels [65] *chou*, pour transcrire *śu* dans le sanskrit *śuca* (P. Ch. Bagchi, *Deux lexiques sanskrit-chinois* I, p. 252; f. 2b4), [66] *chou* dans le nom de la plante [67] *chou-yao* (B. Laufer, *Sino-iranica*, p. 313), enfin [68] dans le nom d'une ville (Chavannes, *Documents*, p. 128), etc.; mais je ne connais aucun recoupement sûr comprenant le caractère [69] qui date de cette époque. Il est à peu près certain que ce caractère n'a fait fortune dans les transcriptions étrangères qu'à partir des Song. Et il est curieux de voir qu'avec les Ming il disparaît de nouveau; en tout cas, il est complètement ignoré aussi bien de l'*Histoire secrète des Mongols* que de la lexicographie chinoise des langues étrangères datant des XIIIe—XVIe siècles.

[56]喝 [57]柴 [58]赤 [59]劉復 [60]李家瑞 [61]宋元以來俗字譜 [62]葛 [63]遼史語解 [64]朮 [65]秫 [66]述 [67]述藥 [68]術 [69]朮

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

[31] Il serait intéressant de connaître l'histoire de la glose *ho-chou*. Est-ce le *Leao che* qui tout le premier en fait état? A ce moment je ne suis pas en mesure de faire des recherches à ce sujet, mais on peut signaler dès maintenant que le nom *ho-chou* n'est recueilli ni dans le [70] *K'i tan kouo tche*, ni dans le [71] *Leao tche*, extrait de ce dernier (Le *Leao tche* est reproduit aussi dans le [72] *Li tai siao che*, ch. 61, dont M. Stein n'a pas fait état dans sa monographie si intéressante. Le ch. 62 du même ouvrage est d'ailleurs consacré au [73] *Kin tche*, rédaction abrégée du [74] *Ta Kin kouo tche*).

[32] Il faut rappeler que, en mandchou, la graphie *ni* représente en réalité une prononciation *ńi* et que l'initiale *i-* est très souvent l'aboutissement d'un *yi-* plus ancien. L'alternance *ni-* ~ *i-* est connue même du mandchou: *nimala* 'mûrier', *imala; nimenggi* 'graisse', *imenggi;* cf. *niman* 'chèvre', *imaχô*. En jou-tchen tardif, les mêmes mots se présentent avec initiale *i- (yi-): yi-ma-la, imala* 'chèvre'; *yi-men-ki, imengi* 'graisse'; *yin-ma-la, immala, imala* 'mûrier'; cf. encore *yi-ma-ki, imagi* 'neige', ma. *nimanggi*. Dans le jou-tchen des Kin, *yin-tchou-k'o, inǰüke*, en ce qui concerne l'initiale, est tout à fait normal en face du ma. *ničuxe*. P. Pelliot a d'ailleurs invoqué un autre exemple du même ordre, provenant du temps des Kin: [75] *yin-tchou, inǰu* 'soixante', jou-tchen des Ming *ning-tchou, ninǰu*, ma. *ninǰu*, cf. *Journ. As.* 1913 I, 467. La dénasalisation survenue dans le mot mandchou n'est non plus sans exemple: ma. *niqan* 'Chinois', **ńiqa-n* < **ńaqa* < **nakia* ~ mong. *nanggia-s, nanggiya-d* < chin. [76] *nan-kia*, cf. Pelliot, *op. cit.*, pp. 460—466. En mandchou et en jou-tchen, *-xe*, respectivement *-ke* sont des suffixes diminutifs bien connus.

[33] En 1913 (cf. *op. cit.*, p. 459) il était encore d'avis que, par exemple, la lecture *chou* pour [77] impliquerait la valeur *ǰu*, car [77] „est un ancien *ǰwýt* qui, à l'époque mongole, se prononçait encore à explosive initiale sonore". Dans son système ancien, Pelliot entendait par *ǰwýt* évidemment à peu près la même chose, sauf l'aspiration de l'initiale, que plus tard M. Karlgren par son *dźi̯uĕt* et c'est bien juste. En revanche nous savons fort bien depuis, et le mérite en revient aux recherches de Pelliot, qu'on ne peut pas faire intervenir les initiales explosives sonores dans les transcriptions étrangères du *Yuan che*, et en général dans celle de l'époque mongole; ces initiales explosives sonores ne sont valables que pour le vieux mandarin, attesté en écriture 'phags-pa et dans quelques dictionnaires chinois arrangés par rimes, datant des Yuan et du début des Ming.

[34] Cette fois encore, nous avons affaire à un caractère à plusieurs ts'ie. Rappelons d'abord la lecture bien connue *tou*, ach. *tuo* et *dˁuo*, ensuite il faut compter avec une lecture théorique **tchŏ* qui n'a pas survécu dans le Nord, mais qui est indiqué par le Tsi-yun (épelé [78]), répondant à ach. *tśi̯a*. C'est à cette dernière variante que je serais tenté de rattacher la transcription indienne [79] *a-chö-li*, **ačari*, cf. skr. *ācārya* 'maître'. Pour la même orthographe chinoise, M.H.W.Bailey, dans *BSOAS*. XIII, 391, suppose la lecture **āśɹɨ̄*, représentant la forme prakrite de Nord-Ouest **āśaṛī* attestée par le khotanais **āṣ̌ä̆rī*. Cependant cette restitution ne s'impose pas; cf. ouig. *ačarï*, F.W.K.Müller: *Sitzungsber.d.P.A.W.* 1916,p.414; Radlov-Malov, *Suvarṇaprabhāsa*, p. 30,ligne 5, p.573,ligne 21 (cf.p.727!),etc. H. Maspero, *Le dialecte de Tch'ang-ngan sous les T'ang*, dans *BEFEO*. XX, p. 37, insiste par ailleurs sur le fait que certains caractères servent à rendre indifféremment *j* ou *c* sanskrit, grâce au double ts'ie de ces mêmes caractères et il invoque à ce propos Bodhiruci qui, au début du VIII[e] siècle,

[70]契丹國志 [71]遼志 [72]歷代小史 [73]金志 [74]大金國志 [75]銀珠 [76]南家 [77]朮 [78]之奢 [79]阿闍黎

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

explique, par exemple, le caractère [80] par les fan-ts'ie représentant ach. *ńźi̯a* (skr, *ja*) et *tśi̯a* (skr. *ca*).

[35] Aussi H. Maspero, *loc. laud.*, a-t-il fait remarquer que dans les anciennes transcriptions bouddhistes le sanskrit *j* (=ǰ) est transcrit tantôt par *tchouang*, tantôt par *chan*. Or il me paraît très probable qu'en ce dernier cas il faut en effet songer à la solution indiquée plus haut, d'autant plus que la langue des anciennes transcriptions bouddhistes représentent un dialecte ancien chinois mais qui diffère de celui du Ts'ie yun, entre autres, précisément par la répartition des initiales *tchouang* et *chan*.

[36] P. Pelliot, *Les systèmes d'écriture en usage chez les anciens Mongols*, dans *Asia Major* II (1925), p. 287 a reconnu qu'il s'agissait de *Čhos-kyi 'od-zer* et il a rectifié sa lecture *vaǰir* en conséquence. Ici-même il a cité le même nom sous la forme [81] *Cho-sseu-ki yue-tsi-eul*, attesté dans le *Yuan tai houa cho ki*. Pour les deux transcriptions je propose les restitutions *Čos-ki o-dzer baqši* et *Cos-ki o-dzir* où *dz* représente la valeur de *ʒ*. Il est intéressant de voir que Pelliot paraît avoir renoncé à ce moment à la lecture [82] *cho* en faveur de *tch'o* (!). Peut-être a-t-il abandonné vers le même temps aussi **J̌oqǰoran* et **J̌oči qasar* pour *Čoqčoran* et *Čoči qasar*.

[37] Au sujet de J̌oqǰoran, P. Pelliot: *Journ. As.* 1913 I, 456, s'est borné à renvoyer à Bretschneider, *Mediaeval Researches* I, 286 (cf. encore *Journ. of the North-China Branch of the R. A. S.* X, 1876, 136) où il est dit que Tolui, en 1222, prit les villes de *T'ou-sseu (Tūs)* et *Ni-tch'a-wou-eul (Ničawur, Nišāpūr)*, en s'en retournant il dévasta le royaume de *Mou-la-yi* (Bretschneider a rapproché ce nom à celui des Moulahides de Kūhistan), puis, après avoir traversé le fleuve „*Schuo-shuo-lan*" il prit *Ye-li (Eri, Herāt)* et d'autres villes. Le passage traduit par Bretschneider est tiré du *Yuan che*, ch. 1, f. 21a. Jakinf, dans son История первых четырех ханов из дома Чингисова (St. Pbg. 1829), p. 115, donne la traduction du même passage du *Yuan che*, mais malheureusement, trompé par les commissaires de K'ien-long, il reproduit leurs restitutions fantaisistes pour les noms propres en transcription chinoise: *Tušeni Čor, Muri, Čučulu, Ila-lik* (cf. *K'in ting Yuan che yu kie*, ch. 4, f. 5v). Bretschneider d'ailleurs n'a pas pris position quant à la restitution de son „*Shou-shuo-lan*", mais il s'est référé à Quatremère, *Vie de Shoh Rock* (*Notices d. Manuscr.* XIV 1, p. 18). Or Šāh Rūh avait une entrevue avec Timur, son père auprès du fleuve „*Djokdjoran*". D'après le *Ẓafar nāmah*, cité par Bretschneider, ce fleuve est à chercher entre Nišāpūr et le Murγāb, sur la route qui va de Nišāpūr à Andkhoui. Selon Bretschneider, ce doit être le *Heri-rūd*. Il a certainement raison. Cf. à ce propos le passage important de Rašīd'u-d-Dīn, traduit par A. K. Arends (Рашид-ад-Дин, Сборник летописей, Том I, Moskva—Leningrad 1946, под редакцией А. А. Ромаскевича, Е. Э. Бертельса и А. Ю. Якубовского), p. 152: Державные знамена расположились на берегу герατской реки, которая называется Чакчуран. *Čaqčuran* de Rašīd'u-d-Dīn est à lire correctement *Čoqčoran* et il en est de même pour les autres recoupements persans, invoqués par Bretschneider, lus *J̌oqǰoran*. (Il est notoire que chez les historiens persans il y a une confusion constante quant aux lettres ǰ et č, surtout dans les noms propres étrangers.)

[38] Pour ces problèmes de l'onomastique mongole, voir *supra*, p. 163.

[39] M. Haenisch en restituant le texte mongol de l'*Histoire secrète des Mongols* n'était pas très sûr quant à la valeur du [83] *cho*. Dans son volume contenant la transcription du texte mongol il a partout adopté la lecture *čo*, mais dans son vocabulaire tout en gardant cette première lecture, a déjà introduit la variante *šo*, voire même *so;* finalement, dans sa traduction reparaissent les formes en *čo* en même temps que dans

[80]珍 [81]搠思吉月卽兒 [82]搠 [83]搠

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

l'index du même volume nous avons, une fois de plus, *čo* et *šo* parallèlement. M. Kozin (Сокровенное Сказание. Монгольская хроника 1242 г. под названием **Mongγol-un niγuča tobčiyan.** Юань чао би ши, монгольский обыденный изборник, Том I Moskva—Leningrad 1941) s'est prononcé en général pour *čo: Čormaġan* (pp. 308, 312, 314), *Čoos čaġan* (p. 258), *Baqu-Čoroġi* (p. 237), *Čoorqat* (p. 309), *čoči-* (*čočimtaou*, p. 211), *čoġoriul-* (p. 227), *čoorġatai* (p. 231), *čoqi-* (p. 271), *čolaita-* (p. 306), *qočor-* (p. 211 etc.), *qočoda-* (p. 268). Ce n'est que dans trois mots qu'il a proposé une lecture différente, celle de *so*, ce sont *Sormaqan* (p. 308), *Sotan* (p. 218, quatre fois) et *sores* (p. 305). Mais *Sormaġan* doit être une inadvertance, car le même mot, orthographié par les mêmes caractères chinois est transcrit par M. Kozin, à trois autres reprises, comme *Čormaġan;* bien plus, à la même p. 308 il admet une fois la lecture *Čormaġan.* Par ailleurs, une partie des mots mis en cause plus haut se laisse contrôler par le fameux manuscrit de Ulan bator dont Pelliot possédait une copie manuscrite et que M. Kozin a le grand mérite d'avoir publié *in extenso* dans son livre (pp. 321—397). Ce manuscrit, intitulé *Erten-ü qad-un ündüsülegsen törü yosun-u ǰokiyal-i tobčilan quriyaγsan altan tobči*, appelé brièvement par nos confrères soviétiques *Altan tobči nova*, comprend 233 paragraphes sur 282 de l'*Histoire secrète des Mongols* (cf. Kozin, *op. cit.*, p. 19); font entièrement défaut les §§ 176—207, 265—267, 269—282. Or l'*Altan tobči nova* offre toujours la lecture *Čotan* au lieu de *Sotan*. Pour le reste nous y avons *Baqu Čorogu* (sic; *Čorogi?*), *čoči-* (*čočimdaγai*, lire *čočimtaγai*, p. 330), *čoγurila-* (p. 346), *čögürgetei* (p. 351), *qočur-* (p. 330, etc.). La lecture *čo (čö)* est bien assurée dans ces mots de l'*Histoire secrète des Mongols*, sauf *čöles* ou *čöres*, forme adverbiale en *-s*, comme *alus*, *ketüs*, *kinggis* etc., pour lequel actuellement je n'ai point d'autres recoupements, ni anciens, ni modernes. La lecture même en est incertaine: l'édition de Ye Tö-houei a *čöles*, le manuscrit de Palladius offre *čöres* (cf. Haenisch, *Texte*, p. 136); *so* dans *sores*, *Sotan* etc. de M. Kozin se repose sur une prononciation secondaire moderne, répondant à l'ancienne initiale supradentale, mais qui n'est pas autrement attestée dans les transcription des Ming. P. Pelliot, *Histoire secrète des Mongols* (Paris 1949) a adopté, sans la moindre hésitation, pour tous ces mots, y compris *čöles* (p. 105), partout la lecture *čo (čö)*. Signalons enfin que *čo'orqa*, au sens de 'serrure' est bien attesté dans les vocabulaires sino-mongols des Ming, avec la même orthographe [84] *cho-wo-eul-ha:* le vocabulaire de 1389, n° 317; *Ta tan kouan yi yu*, f. 18v, vocabulaire sino-mongol du Bureau des Interprètes; le vocabulaire sino-mongol du *Lou long sai lio*, éd. Ishida Mikinosuke, dans *Mōko-gaku* II, p. 141. Or, dans quelques vocabulaires sino-mongols, identiques au vocabulaire de 1389, qui donnent les mots mongols aussi en écriture mongole, comme le *Ta tan kouan tsa tseu*, nous avons bien *čoγorγ-a;* cf. mong. écrit *čoγurγ-a*, *čorγa*, *čourγa* 'serrure, cadenas' (Kow.).

[40] *Šün* n'est que la transcription phonétique du chinois [85] *jouen*, ach. *ńźi̯uĕn* ancien mandarin *žün*. Il convient de faire remarquer que l'initiale *je*, en moyen mandarin, est transcrit toujours comme *š* par les documents en écriture ouigoure.

[41] P. Pelliot: *Journ. As.* 1934 I, 60 a rapproché le nom de l'*iduqut* ouigour du mot *barčuq*, désignant à son avis, une langue turque (en réalité un dialecte śaka) dans les colophons ouigours et du *Barčuq*, l'ancien nom de Maralbaši, relevé par Kāšγarī. Le rapprochement est impeccable, ce qui garantit bien la lecture *ču* dans *Barčuq*. Le titre du souverain ouigour, composé de deux mots turcs *(üδüq ~ üδuq*, cf. *üγüq*, *üzüq*, *üq; qut)*, nous est connu dans plusieurs variantes, toutes authentiques, dont voici les plus importantes. La forme *iduq qut* est attestée par l'inscription sino-mongole de 1362, cette dernière a pu aboutir normalement à *iduqut* (la transcription [86] *yi-tou-hou* peut représenter d'ailleurs

[84]棚幹兒哈 [85]閔 [86]亦都護

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

aussi bien *iduq qut* que *iduqut*) ce qui est à la base de la forme *idu'ut* de l'*Histoire secrète des Mongols*, § 238. Les variantes ايدى قوت et يدى قوت lire *ïdïqut* dans les deux cas), se laissent ramener à *ïdïq qut* tout aussi bien que *iduqut* à *iduq qut*. (La première variante est attestée chez J̌uwainī, éd. Qazwīnī, réimpression de Téhéran, vol. I, p. 26; la seconde est celle de Rašīdu'-d-Dīn, Histoire des tribus, éd. Berezin, texte persan, p. 163.) D'ailleurs, le nom de l'*idiqut* ouigour est orthographié *(loc. laud.)* بايجوق par J̌uwainī, ايجوق par Rašīdu'-d-Dīn. En ce qui concerne les doublets orthographiques *chou* ~ *tch'ou* dans le *Yuan che*, on doit rappeler [87] *K'o-k'o-chou* (ch. 3) et [88] *K'o-k'o-tch'ou* (ch. 5), [89] *T'o-chou* (ch. 131) et [90] *T'o-tch'ou* (ch. 131), etc.

[42] Le mot [91] *chou* est également ach. *dźi̯ŭĕt*, mais il n'a pas de lecture subsidiaire. Le nom *Altun ašuq* est attesté, sous cette même forme, aussi dans l'*Histoire secrète des Mongols*, § 152, où la syllabe *šu* est rendue par [92] *chou*, ach. *śi̯uk*. *Egnun Aschuck* et *Altan Astuck*, formes estropiées, adoptées par Erdmann, *Temudschin der Unerschütterliche* (Leipzig 1862), pp. 277—278 et p. 292, représentent évidemment التون اشوق *Altun Ašuq* des auteurs musulmans.

[43] Cf. M. Räsänen, *Lautgeschichte der türkischen Sprachen*. Helsinki 1949, p. 183: „In Fremdwörtern ist ǰ gew. durch č od. seine betr. Entsprechungen substituirt". Dans le cas présent, j'entends naturellement les anciens dialectes turcs qui ont nettement l'initiale *y-* comme, par exemple, les dialectes „ouigours" des documents de Tourfan et de Touen-houang ainsi que ceux qui se reflètent dans les transcriptions turques du *Yuan che*. Dans certains dialectes turcs du groupe kiptchak, anciens et modernes, l'initiale *y-* est représentée par ǰ-: le dialecte kiptchak de Kāšγarī, un dialecte coman de Hongrie, le tatar de Kazan, le karatchaï, le kirghiz, le kazak, etc.; mais il ne peut faire aucun doute qu'il n'y a nulle trace, à l'époque mongole, de l'initiale ǰ- dans les transcriptions turques des textes chinois. Or, dans la légende de Oγuz qaγan en écriture ouigoure, nous avons affaire, sous ce rapport, à un traitement bien singulier. Cette langue, elle aussi, est un dialecte à initiale *y-* (*yamam*' mauvais', *yoq* 'non', etc.), cependant, dans un certain nombre de mots, on est en présence d'une initiale č- où on attendrait soit un ǰ- mongol, soit un *y-* turc: *čïda* 'lance' (mong. ǰ*ida*), *čürčät* 'Jou-tchen' (mong. ǰ*ürčet*, cf. *HSM.*), *čarlïγ* 'ordre' (mong. ǰ*arliγ*, turc *yarlïγ*), *čosun* 'coutume' (mong. *yosun*!), *čalbar-* 'invoquer au ciel' (mong. ǰ*albari-*, turc. *yalbar-*, *yalwar-*), *čabtur-* 'faire faire' (turc *yaptur-*), *čumša-* 'envoyer, déléguer' (turc *yumša-*), *čangaq* 'côté' (turc *yangaq*), *čaruq* 'lumière' (turc *yaruq*), *čal* 'crinière' (turc *yal*), *čürü-* 'aller' (turc *yürü-*), *čüräk* 'coeur' (turc *yüräk*). Pelliot, *Sur la légende d'Uγuz-khan en écriture ouigoure*, dans T'oung Pao XXVII, pp. 271—273, 352—357 estime que l'initiale č dans ces mots est purement et simplement une particularité orthographique qui s'explique par le fait que le texte de la légende d'Oγuz a été écrit tel quel par une personne fort bien versée en écriture arabe, écriture où ǰ et č ne se distinguent pas l'un de l'autre. Nous devons donc lire dans les cas cités plus haut partout ǰ- au lieu de č-. Ces formes à initiale ǰ- seraient dues à l'influence kirghiz; aussi Pelliot a-t-il conclu, dans une certaine mesure à la suite de Barthold, que la légende d'Oγuz a été remaniée en pays kirghiz, „presque exclusivement au point de vue orthographique", au XVe siècle. Néanmoins, W. Bang et Rachmati, dans leur édition de la légende d'Oγuz (*Die Legende von Oghuz Qaghan*, Berlin 1932, pp. 4—5), ont opté, en dépit des objections de Pelliot, pour č au lieu de ǰ-. Je me rallie à l'avis de Pelliot en refusant de croire que les particularités phonétiques de la légende d'Oγuz aient rien à voir avec les dialectes chor et saghaï. Pelliot a d'ailleurs brillamment montré que la *Légende* était

[87]濶濶朮 [88]濶濶出 [89]脫朮 [90]脫出 [91]述 [92]修

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

connue et largement mise à profit par les compilateurs du vocabulaire sino-ouigour du Bureau des Traducteurs: le grand nombre de mots et surtout les mongolismes, identiques dans les deux ouvrages, le prouvent en effet copieusement. Par contre, il ne me paraît pas probable que le vocabulaire sino-ouigour ait été influencé par la *Légende* sous le rapport orthographique et que dans le vocabulaire la graphie *č-*, à l'initiale puisse être interprétée comme *ǰ-*. Dans ce dernier nous avons bien *yarlïγ* (II, 12a), *yosun* (II, 27a), *yumšap* (II, 25b), *yangaq* (II, 15a), *yaruq* (I, 3a), *yüräk* (I, 25a); l'initiale *y-* es assurée, pour tous ces mots, et par l'écriture ouigoure et par la transcription chinoise. Il est vrai que, à propos de deux termes, la transcription chinoise porte l'initiale *ǰ-*, mais ces deux mots, *ǰıptu(r)zun* et *ǰämiš*, sont orthographiés, en écriture ouigoure. parallèlement, comme *yaptu(r)zun* (II, 26a) et *yämiš* (I, 10a) et non comme *čapturzun* et *čämiš*. Restent enfin trois mots où nous avons en effet l'initiale marquée par la lettre ouigour *č-* qui exigerait une prononciation *ǰ-*, puisqu'il s'agit de mots d'origine mongole à initiale *ǰ-*, et cependant, dans ces cas, la transcription chinoise nous suggère la prononciation *č-*. Ces trois mots sont les suivants: *čïda* 'lance', transcrit [93] *tch'e-ta* (II, 3b). cf. mong. *ǰida*, tchag. جيدا *ǰïda* ou *čïda* 'lance courte, javeline' (Pavet de Courteille, 302), alt., tél. léb. *yïda* (Radlov III, 495); *čirdä* 'cheval alézan', transcrit [94] *tch'e-eul-tö*, cf. mong. *ǰegerde*, *ǰerde*, ma. *ǰerde*, coréen *čyel-tta* (*Tōyō gakuhō* VI, 171), tarantchi *ǰärdä* (Radlov III, 627); *čürčät* 'Jou-tchen', transcrit [95] *tchou-eul-tch'ö* (I, 24a). Dans ce dernier mot, d'après les règles des transcriptions observées dans les vocabulaires sino-mongols, le caractère *tchou* supposerait une prononciation *ǰü*, cependant dans le cas présent il n'en est rien. Les règles de la transcription des mots ouigours ne sont en général pas identiques à celles des mots mongols ainsi que nous l'avons tenté de montrer plus haut: les initiales sourdes faibles chinoises peuvent transcrire à la fois des sourdes et des sonores ouigoures, par conséquent [96] *tchou* peut représenter aussi bien *ču (čü)* que *ǰu (ǰü)* en ouigour. Par ailleurs, sous ce rapport, nous avons un exemple concluant, dans le même vocabulaire sino-ouigour nous trouvons le terme [97] *t'ou-k'ou-eul-tchou-hei* 'pousse, jet' (I, 11b) ce qui donnerait, suivant les règles des transcriptions „mongoles" une prononciation *tukurǰuq-i* au lieu de *toγurčuq-i* (forme pronominale), lecture correcte assurée par le mong. *toγurčuγ*, *toγurčaγ*. En fin de compte les formes *čïda*, *čirdä*, *čürčät* du vocabulaire sino-ouigour sont bien possibles en tant que prononciations réelles surtout si l'on tient compte de ce que nous avons affaire là à des mots d'emprunts. Cette interprétation ne vaut certainement plus lorsque nous considérons les formes tels que *čabtur-*, *čumša-* ou *čosun* de la *Légende*. Ici évidemment c'est la conclusion de Pelliot qui s'impose: c'est de l'orthographe pure. Mais il n'en reste pas moins que la notation du *ǰ-* par *č-* dans l'orthographe ouigoure tardive repose au fond sur le fait que primitivement ni la langue ni l'écriture ouigoures ne connaissaient l'initiale *ǰ-*.

[44] Jusqu'ici je n'ai pas de recoupements sûrs pour chinois *che* en valeur de *či (či)* étranger ou, en position finale, de *č* tout simplement. On pourrait songer à la rigueur à quelques noms comme [98] *Yue-kou-louen-che* (*Yuan che*, ch. 42) qui serait la transcription du turc *Ögrünč* (au ch. 122 nous avons [99] *Yu-kou-louen-tch'e ti-kin*, **Ügrünč tigin*, représentant au fond le même nom) ou encore [100] *Siao-yun-che* (*Yuan che*, ch. 34, f. 5a) qui supposerait un nom également turc **Sävinč* (cf. au ch. 143, [101] *Siao-yun-che hai-yai*, **Sävinč qaya?*). Entre parenthèses, [102] et [103] ont, dans les transcriptions de l'époque mongole, la double valeur *un* (*ün*, *ul*, *ül*; *yun*, *yul*, etc.) et *win*. Pour la première,

[93]尺荅 [94]赤兒得 [95]主兒扯 [96]主 [97]土苔兒主黑 [98]月古輪
失 [99]玉古倫赤的斤 [100]小云失 [101]小雲石海涯 [102]云 [103]雲

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

voir [104] *Yun-tou-sseu t'ie-mou-eul, Yulduz temür*, pour la seconde [105] *K'o-tsi-yun, Qazwin* ou encore [106] *Ye-yun-tch'e, Yävinč;* les deux derniers sont attestés par le [107] *Yuan king che ta tien*, carte géographique de 1331, étudiée par Bretschneider, *Notices of the mediaeval geography and history of Central and Western Asia*, dans *Journ. of the North-China Branch of the R. A. S.* X, 1876, pp. 278, 223 et *Mediaeval Researches* II pp. 110, 44. (*Yävinč* a été identifié par M. Czeglédy à يفنج de Kāšγarī pour leque MM. Brockelmann et Besim Atalay ont proposé, provisoirement, la lecture *Yafinč* au lieu de *Yäfinč*.) Le mot *Sävinč* entre d'ailleurs dans le nom de plusieurs personnes dans l'Histoire d'Abu'l-γāzī où il est toujours orthographié سيونج que Desmaisons (*Histoire des Mongols et des Tatares*, St. Pbg. 1874, II, 380) a lu *Souyounitch* ou *Suiunitch* mais qui est sûrement *Söyünč* ou *Süyünč*, formes dialectales de *Sävinč* (cf. l'orthographe سيورغتمش qu'il faut lire *Soyurγatmiš*). Cette forme est en outre exclue pour le *Yuan che*, parce que la variante dialectale à *-y-* suppose une voyelle labiale en premièri syllabe ce qui est hors de cause pour *Siao-yun-che*. On ne saurait ne pas faire état, sous ce rapport, de *Tauγaš*, forme attestée à l'époque mongole ([108] *T'ao-houa-che*, Hirth *Nachworte*, p. 35, Bretschneider, *Mediaeval Researches* I, 71) remontant à *Tabγač* nom des Chinois sous les T'ang. De plus, le nom d'un tissu, fait de soie et d'or, l'arab *nasīǰ*, le persan *nasīč*, est transcrit [109] ou [11] *na-che-che*, parfois [111] *na-che-sseu;* en mongol c'est le *načidut* de l'*Histoire secrète des Mongols*, double pluriel de *načis* cf. P. Pelliot: *Journ. As.* 1927 II, 269—271. Mais tout ceci n'implique pas que le chinoie *che* soit employé ici en valeur d'un *či* ou *č* étranger. Il n'est nullement impossible qu, nous ayons là des formes mongolisantes, car le mongol n'admet pas *č* en position finale l recourt à une substitution *š* > *s*, cf. Vladimircov, Сравнительная грамматика, монгольского письменного языка и халхаского наречия. Введения и фонетика. Leningrad 1929, pp. 376—377. Aussi le nom de *Khuārezm*, transcrit en chinois [112] *hou-lin-tch'e, qurumči*, est-il donné dans l'*Histoire secrète des Mongols* sous la forme *qurumši*, assurée aussi par Rašīdu'-d-Dīn (Pelliot: *Journ. As.* 1930 II, 261 et *T'oung Pao* XXXIV, 150—152).

[45] En ce qui concerne le mongol, les explosives et affriquées sourdes fortes sont rendues dans les mots mongols en écriture 'phags-pa nettement par des aspirées: *kʿe-bide kʿe-di, tʿaṅ-suq, tʿer-gel, do-tʿo-ra, čʿi-meg, hor-čʿin, nab-čʿin*. Par contre, les mêmes consonne sont notées, dans les mots d'origine étrangère par des non aspirées: *kudagar, nakabali pāramitā, samanta, tathāgata, sugata, pur-γan, su-pur-γan*. A propos des affriquées, nous sommes malheuresement assez mal renseignés car, par exemple, dans le dhāraṇī sanskrit de Kiu-yong-kouan, *j* et *c* sanskrit sont transcrits, suivant une prononciation prakritisante, par *dz* et *ts*. Toutefois, l'inscription mongole de Kiu-yong-kouan, paroi de l'Est, ligne 5, nous offre le mot *ma-qa-rač*, donc avec *č* non aspiré mais que M. Levicki, *Les inscriptions mongoles inédites en écriture carrée* (Wilno 1937), pp. 49, 52 a transcrit, par inadvertance, deux fois par *ǰ*. *Maqarač* est évidemment la forme „ouigoure" du skr. *mahārāja* qui nous est attestée à partir des inscriptions de l'Orkhon, voir V. Thomsen, *Turcica*, p. 14 (dans l'index, p. 16 est une faute d'impression). Dans le lexique maigre que nous fournissent les documents mongols en écriture 'phags-pa nous avons, si nous laissons de côté *ǰük* 'côté' et *ẏė-ke* 'grand', un mot mongol proprement dit où l'initiale est transcrite par une explosive sourde forte non aspirée. C'est *ta-layi* 'mer', *dalai* en mongol écrit, qui doit être rapproché du turc *talui*, attesté dans les inscriptions de l'Orkhon et dans le ouigour tardif (voir P. Pelliot: *T'oung Pao* XXVII, p. 289). Ceci

[104]云都思帖木兒 [105]可疾云 [106]也云赤 [107]元經世大典 [108]桃花石 [109]納石失 [110]納失失 [111]納失思 [112]虎林赤

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

veut dire qu'une partie des initiales explosives (et affriquées) sourdes faibles d'aujourd'hui remontent en fait à des sourdes fortes non aspirées. Ce qui est encore plus curieux c'est que certaines anciennes initiales sourdes fortes non aspirées sont représentées actuellement par des sourdes faibles dans quelques dialectes du Sud, entre autres dans l'ordos, qui paraissent remonter directement à des dialectes que les transcriptions chinoises des XIII[e] et XIV[e] siècles nous font connaître. La question est fort intéressante et mériterait une étude spéciale, mais voici dès maintenant quelques exemples à propos du traitement *Dž* < *č*: *DžaBtš'i-* 'hacher' ~ *čabči-*; *Džaχalā* 'nom d'un oiseau' ~ *čaqalai*; *Džaχar* 'nom de tribu' ~ *čaqar*; *D aᵏχil-* 'scintiller, briller' ~ *čakil-*; *Džartš'ā* 'sauterelle' ~ *čarčaγa*; *Džasu* 'neige' ~ *času*; *DžiG.'agₐa* 'lien' ~ *čiγtaγa*; *DžiGtš'igi* 'pupille' ~ *čečegei*; *Džiᵏχer* 'ayant une taie sur l'oeil' ~ *čekir*; *DžoG.'u* 'éclatant' ~ *čoγtu*; *Džok'i-* 'lancer' ~ *čoki-*; *DžöDᵏ, ör* 'diable'; *Džötš'ögö* 'coupe' ~ *čöčigen*; *D'udχu-* 'verser' ~ *čidqu-*; *Džuχaᵏ* 'rare' ~ *čuqaγ*. (Pour les mots ordos, voir le magistral *Dictionnaire ordos* par A. Mostaert, I—III, Peking 1941—1944.) Parmi les mots mongols de l'*Histoire secrète des Mongols* qui rentrent dans cette catégorie et que nous avons considérés plus haut, nous devons rappeler *čoči-* 's'effrayer' qui se rattache à ordos *Džotš'i-*, offrant cette même correspondance de l'initiale. Il est notoire que pour ce dernier terme, le mongol écrit donne les formes alternatives *čoči-* et *soči-*. Or en ordos, dans tous les cas analogues, l'initiale est rigoureusement représentée par *Dž-*: *Džatš'u-* 'asperger' ~ *čaču-*, *sačᵘ-*; *Džatš'uᵏ* 'houppe, flocon' ~ *čačuγ*, *sačuγ*; *Džitš'ik* 'fleur' ~ *čečeg*, *sečeg*; *Džitš'in* 'sage, intelligent' ~ *čečen*, *sečen*. Dans ce dernier groupe nous avons quelques cas où l'affriquée est sûrement secondaire en mongol, comme dans *čaču-* 'asperger' < *sačᵘ-* (cf. turc *sač-*, Kāšγarī) ce qui donne à penser que les mots à initiale *ǰ-* en jou-tchen, s'ils sont d'origine secondaire, ne représentent non plus de véritables faibles sourdes, mais des fortes sourdes non aspirées. Et en effet, nous avons vu que, dans ma. *ǰaχôdai* 'bateau' l'initiale est secondaire, remontant à un ancien *d-*. Malheureusement, les nuances phonétiques du jou-tchen, sont encore fort peu connues, mais il est indéniable que, par exemple, e traitment *ǰ* < *č* qu'on peut observer dans jou-tchen *inǰüke* ~ ma. *ničuxe* ne saurait être expliqée autrement que comme le vestige des anciennes sourdes fortes non aspirées du jou-tchen, attestées sous les Kin aussi dans *inǰüke*, *uǰu* et *ǰaχudai*.

[46] Les premières tentatives de déchiffrer les gloses k'i-tan des textes chinois faites par J. Klaproth (*Asia plyglotta*,[2] 294—295, *Nouveau Journal Asiatique* VI, 23—24), par Abel Rémusat (*Recherches sur les langues Tartares* I, pp. 21, 81) et par Howorth (*The Khitai and Khitans*, p. 7 suiv.) ont été compromises par l'erreur qu'ils ont ajouté foi aux interprétations des commissaires de K'ien-long; par ailleurs, la vraie valeur du fameux *K'in ting Leao che yu kie* a été reconnue déjà par E. Bretschneider, *Mediaeval Researches* I, 181—182. Cf. encore G. M. Vasilevič, К вопросу о Киданях и Тунгусах dans Советская Этнография 1949 1, pp. 155—160. Après les premiers essais, un réel progrès est marqué par Shiratori (*Über die Sprache des Hiung-nu-Stammes und der Tung-hu-Stämme*, pp. 37—58), mais seulement en ce qui concerne les matériaux recueillis dans les textes chinois, le côté linguistique de son travail reste toujours très faible. Malheureusement, la monographie moderne de la question se fait encore attendre. On peut toutefois signaler l'article de M. W. Baruch, *Writing and language of the K'i-tan*, dans Salmony, *Sino-Siberian Art*, p. 24 et suiv. et l'importante étude de M. R. Stein sur le *Leao tche*, citée plus haut, où il a proposé quelques nouvelles équivalences intéressantes à propos des gloses k'i-tan du *Leao tche*. Dernièrement voir *HJAS*. XIII, 231—235.

[47] Il convient de faire remarquer que le dialecte dahour de Boutkha n'a plus rien d'archaïque et que, entre autres, l'initiale *χ-* répondant à *h-* des XIII[e] et XIV[e] siècles s'y est également amuie. Il en est de même pour le dialecte de Hailar, mais ceci s'explique par le fait que les Dahours de Hailar sont des émigrés de Boutkha qui n'ont

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

quitté cette région qu'à une date relativement récente. (C'est à ce même groupe de dialectes que semblent remonter les matériaux dahours publiés par Witsen, *Noord en Ost Tartarye*[3], 1785, p. 71.) Dans ces conditions il n'est pas pour nous surprendre que le mot *χasō* soit complètement ignoré du dialecte de Hailar où il est remplacé par le terme mongol commun *t'ĭmŭr*.

[48] Le mot *χasú* 'fer' est assez inattendu en barga, parce que, malgré la richesse relative des matériaux que nous possédons sur les dialectes bouriates (Castrén, Podgorbunskij, Sanžeev, etc.), il ne se retrouve dans nul autre dialecte bouriate. Il paraît curieux que ce mot soit remplacé par *tômŏr* même dans le dialecte barga, étudié dernièrement dans *Asia Major* (vol. VII, Leipzig 1932, pp. 307—378, cf. particulièrement p. 375), mais il suffit de procéder à une comparaison rapide des initiales *č-*, *ǰ-*, *s-* dans les deux études pour se rendre compte que nous avons affaire à deux dialectes barga sensiblement différents l'un de l'autre. Par ailleurs, il est facile de constater que le dialecte décrit par Ivanovskij est un parler archaïque, aussi *χasú* fait-il partie de ses anciens éléments locaux.

[49] S. V. Kiselev, Древняя история Южной Сибири. Leningrad—Moskva 1949, pp. 364, 62 planches. Cf. le compte-rendu de A. L. Mongait dans Вестник Академии Наук СССР 1949 10, pp. 115—119.

Л. Лигети

О НЕКОТОРЫХ ДРЕВНИХ КУЛЬТУРНЫХ СЛОВАХ ВНУТРЕННЕЙ АЗИИ В КИТАЙСКОЙ ТРАНСКРИПЦИИ

1. Китайцы, входя во все более тесное соприкосновение с народом сюн-ну, часто вторгавшегося на территорию Китая, для более успешной борьбы с все возрастающей опасностью, стали постепенно приспосабливаться к боевой тактике этого воинственного кочующего народа и перенимать у них, одно за другим, их оружие и одежды. Так они ознакомились, между прочим, с плащом, шапкой, ремнем, с пряжкой ремня и с сапогами с короткими голенищами кочевников. Эти характерные предметы материальной культуры кочевников имели и в области языка свои формы проявления: китайцы, вместе с перенятыми предметами, ознакомились и с их сюннуськими названиями, которых они долгое время употребляли в виде „чужих слов", а затем только небольшая часть их превратилась в заимствованные слова.

Автор в этой статье занимается разбором названия, которое на языке сюн-ну обозначает сапоги кочевников. До него разбором этого слова занимались Ван Го-вей и Пеллио. Слово сюн-ну сохранил Ши-мин в форме „со-до". Произношение этого слова на древнем китайском языке, которое в общем употреблялось и в эпоху династии Хань, может быть реконструировано в форме **ɛâk-d'âk*, и на основании этого можно с достоверностью предполагать, что на языке сюн-ну соответствующим словом будет **saγdaq* („сапоги") или **ɛaγdaγ*, **ɛakdak* и т. д.

Что касается слова **saγdaq*, его объяснение представляет большое затруднение, благодаря тому, что язык сюн-ну, несмотря на неоднократные попытки толкований, можно считать неизвестным языком, хотя китайские хроники оставили нам в наследство довольно большое количество его слов в китайской переписи. До сих пор мы имеем всего лишь одно слово из этого языка, объяснение которого не подлежит сомнению, это слово „чен-ли", означающее „небо", которое несомненно тождественно турецко-монгольскому слову *tängri (tngri, tenggeri)*, означающее „небо". К сожалению и последнее, в виду того, что оно является культурным словом, вероятно не относится к первоначальному запасу слов языка сюн-ну, как это предполагал и Пеллио, а вошло туда из какого-нибудь другого языка. Таким образом, никак нельзя окончательно решить на основании слова *tengri*, куда относится язык сюн-ну.

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

Действительно, если мы исследуем турецкие, монгольские и тунгусо-маньчжурские слова, означающие „сапоги", то мы нигде не встретим такое слово, которое можно было бы привести в связь со словом *. *aγdaq* на языке сюн-ну.

Автор, учитывая трудности исследования языков кочевников Внутренней Азии из древней эпохи и раннего средневековья, указывает на то. что карта языков этой территории не является безусловно тождественной современной карте. Отдельные древние языки больших народов, или совершенно исчезли, или, отойдя на периферию, утратили свое значение, и наоборот, некоторые древние языки небольших народов в течение времени становились все более известными и приобрели большое значение.

Кроме этого языки малых народов на окрайнах современной Внутренней Азии несомненно сохранили не одно такое древнее культурное слово, в котором сохранилась память, о древних тесных связях с кочевными народами.

Если на основании этого заключения будем исследовать, например, языки самоедов то хотя и не найдем в нем ничего, что бы стояло в связи со словом *. *aγdaq* языка сюн-ну, но найдем в нем название валенок „пыми", изготовляемых из войлока (это слово в русский язык тоже вошло из языка самоедов), которое можно найти в тунгусо-маньчжурском, монгольском и даже в турецком языках.

Продолжая исследования среди языков малых народов Сибири, мы сталкиваемся с языком енисейских остяков. В этом языке название „сапоги" обозначает — *sāgdi* и *śāgdi*, это несомненно можно поставить в зависимость с *. *aγdaq*-ом. Но эта зависимость еще не является достаточно ясной во всех деталях.

Енисейско-остяцкий язык несомненно принадлежит к другим, так называемым енисейским языкам, к уже вымершим коттскому, кештимскому, асанскому, и аринскому языкам. Уже Кастрэн считал енисейско-остяцкий язык языком китайского характера, позднее другие старались связать его с тибетским (имелось и такое предположение, которое старалось привести его в зависимость с языком „си-ся"), другие искали дальнейшие связи его с арктическими языками, даже возникла мысль о его родстве с северо-американскими индейскими языками.

Дальнейшие значительные успехи исследований в этой области только тогда возможны, когда в нашем распоряжении будет материал, значительно богаче того бедного енисейского материала, которым мы в настоящее время располагаем.

В этом отношении мы от наших советских коллег ждем решающего шага, который вызовет желательный поворот в этой области. Насколько нам известно, материалы, собранные В. Н. Анучиным еще в 1905 году, относящиеся к енисейским остякам до сих пор не изданы (не изданы также и небольшие материалы, собранные К. Доннером). Было бы весьма желательным опубликовать их в ближайшее время и сделать доступными для исследований. Естественно, что очень ценным был бы и дальнейший сбор материалов текстов и слов.

Что касается вопроса, какие народы говорили в древности и в средневековье на енисейских языках, то на это в настоящее время трудно дать исчерпывающий ответ. Вследствие недостатка веских доказательств, нельзя считать удовлетворительным то предположение Доннера, в котором он говорит, что древними предками енисейских остяков являются древние киргизы. Но нет сомнения в том что енисейские остяки пришли в свою настоящую северную родину с юга и, вероятно, что когда-то они жили вместе с остальными своими вымершими родственниками на краю степной зоны. Даже больше: определенные признаки указывают на то, что они в древнюю эпоху и в раннее средневековье находились в связи с кочевными народами Внутренней Азии и может быть и та роль, которую они играли в истории, не является настолько незначительной.

Автор в этом отношении указывает на то, что особого внимания заслуживает раскрытие ролей народов Палеоазии в империях кочевников. По его мнению, до сих пор следует считать палеоазиатскими народами тех, языки которых не стояли в связи с финноугорскими и

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

самоедскими языками, с одной стороны, и ни с одним из таких называемых алтайских языков, с другой стороны, невзирая на то, стояли-ли эти древние, большей частью исчезнувшие языки в генетической связи друг с другом, или нет. В этом смысле, естественно, и енисейские языки являются палеоазиатскими. По мнению автора вероятно и народ сюн-ну говорил на каком-нибудь палеоазиатском языке; с палеоазиатскими элементами надо считаться и в империи жуань-жуань, и хотя в значительно меньшей мере, но при посредстви народа жуань-жуань, в языке, вступивших на место жуань-жуань турок, которые в китайских летописях назывались Ту-цзюэ (таким является *laγzīn*, означающее „свинью", ряд личных имен, названий чинов, названий племен).

Но автор особенно подчеркивает то, что было бы опрометчивым по совпадению сюнгуского ***saγdaq*** с енисейско-остяцким *sāgdi (śāgdi)* делать заключение, что язык народа сюн-ну имеет енисейско-остяцкий характер.

Название „саноги" является характерно культурным словом и можно предполагать, что уже в языке сюн-ну это слово относилось к заимствованным словам. Возможно, что оно произошло из какого-нибудь другого палеоазиатского языка, но мы не исключаем возможности и иранского происхождения.

2. Второе культурное слово тоже связано с материальной культурой народов Внутренней Азии: это название „железа", но именно в форме, которую в конечном итоге тоже можно считать неизвестной.

Самый древний вариант этого слова, который нам известен из древнего киргизского языка, на основании Синь Тан шу, где в китайской переписи он звучал как „цзя-ша", а древнее произношение китайских иероглифов было *ka-ʂa*, из чего можно вывести киргизский вариант этого слова ***qaša*** или ***qaš***. Во время записи слова, значит в эпоху династии Тан, киргизы говорили уже на турецком языке, как это можно определить на основании других киргизских глосс китайского источника. Ни одно слово турецкого языка (также монгольского и тунгусо-маньчжурского), означающее „железо", или вообще „металл", нельзя привести в связь с древним киргизским словом ***qaša***, ***qaš***.

Но известно, что древние киргизы, которых китайцы в эпоху Тан знали по имени „Цзие-цзя-сы", а во время династии Хань по имени „Цзянь-гунь", первоначально не относились к народам, говорящим на турецком языке, а на каком-нибудь, до сих пор еще не определенном ближе языке. Хотя Г. Шлегель и К. Доннер считали древний киргизский язык тождественным с енисейско-остяцким, но для поддержки своего взгляда они могли ссылаться только на одну этимологию. Но эта этимология основывается на заблуждении, т. к. форму „цзие-цзянь", титула киргизского вождя племени, оставленную нам в китайской переписи, они приводили в связь с енисейско-остяцким словом *kīkŋ* (это по их мнению является множественным числом *kī* „государя"). Но в китайских источниках слово „цзие-цзянь" (правильно „сие-цзянь"), ничто иное, как хорошо известное слово *irkän*, *i kin*, которое отнюдь не относилось к характерным древним киргизским титулам, оно имелось у орхонских тюрок и одновременно у целого ряда соседских народов и племен, а также у уйгуров. Предположение Шлегеля и Доннера не получает подтверждение даже и тогда, если мы обращаемся к енисейским языкам, т. к. название железа на енисейско-остяцком языке *ĕ, ei*, а на коттском и на ближе родственных ему языках *ĕ'ip*.

Сто лет тому назад В. Шотт старался древний киргизский язык отождествить с самоедским, и действительно в остяцко-самоедском языке название железа — *kues*. Но это слово появляется в других самоедских языках в существенно отклоняющейся форме *(jēsə̈, basa* и т. д.); подобное положение и в финноугорских языках, где это слово тоже является известным На основании всего этого, финноугристы остяцко-самоедское *k-* считают позднейшим развитием и, как видно, отклонили этимологию Шотта. Но вследствие новых исследований выяснилось, что на основании выявленных древних взаимосвязей енисейско-остяцкого и самоедского языков, нам необходимо считаться с тем, что самоеды в Южной Сибири появились очень

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions

рано, самое позднее во время династии Тан. С другой стороны, описанные филологические затруднения не являются неустранимыми. Итак, предположение Шотта и сегодня еще имеет большую вероятность. Естественно, для того чтобы мы серьезно могли говорить о связях самоедского и древне-киргизского языков, нам необходимы дальнейшие безупречные этимологии.

В сущности циданьское слово „хо-шу" „железо", которое встречается также в китайских источниках, нужно считать продолжением и одновременно каким-то вариантом древне киргизского слова **qaš̌a*, **qaš̌* „железо".

В связи с реконструкцией циданьского „хо-шу", производимой на основании китайской переписи, автор пространно занимается фонетикой китайского языка эпохи монгольского завоевания, а также теми принципами, на основании которых в эту эпоху переписывали чужие слова. Прежде всего он определяет, что основой переписи чужих языков Ляо-ши (в этом языке нам осталась глосса „хо-шу"), так и Юань-ши, является так называемый средне-мандаринский язык. Этот средне-мандаринский язык, по своему фонетическому составу, может быть резко отделен от древне-мандаринского, который нам хорошо знаком из переписи письменности пагбы этой же эпохи и из определенных, современных ему, китайских рифмических словарей. После подробного исследования, автор приходит к тому результату, что слово „хо-шу" можно отнести к первоначальному циданьскому слову **qaš̌u* или **χaš̌u*.

На циданьском языке нам известны две объемистые надписи, написанными так называемыми циданьскими „большими иероглифами" („да цзы"), но эти надписи до сегодняшнего дня не расшифрованы, так что относительно определения языка ци-дань нам все еще нужно ссылаться только на глоссы китайских летописей.

На основании исследований последних лет можно назвать общим тот взгляд, что язык народа ци-дань был монгольским языком.

К этому мы можем прибавить и то, что циданьский язык представляет собой монгольский язык архаического характера, в котором монгольское *h-* XII—XIV столетия еще было представляемо звуком *p-*.

Но не совсем ясно еще то, какой из современных монгольских языков может считаться продолжением прежнего циданьского языка. В этом отношении можно ссылаться на то предание, которое живет и по сегодняшний день среди дагуров и по которому они являлись якобы потомками народа ци-дань. На это дагурское предание ссылается и Е. М. Залкинд (Советская Этнография, 1948, 1, 62).

И действительно, это слово мы можем найти в языке дагуров, а именно в форме: *χaš̌ú*, *k'aš̌ō*, *qaso*. Все эти дагурские слова происходят из одного более раннего слова **qaš̌ū*, которое тождественно тому названию „железа", которое китайский источник обозначает туземной формой слова, которое на циданьского языке значит „железо".

Дагурское, циданьское, киргизское и даже, по всей вероятности, самоедское название „железа", в конечном итоге можно отнести к общему происхождению языков и являются язычными излучениями той огромной южно-сибирской железной культуры, о которой С. В Киселев, на основании археологических и исторических источников, дал захватывающую, интересную картину в своей книге: „Древняя история Южной Сибири" (Ленинград-Москва 1949 г.).

This content downloaded from 89.179.117.36 on Sat, 11 Oct 2014 15:03:06 PM
All use subject to JSTOR Terms and Conditions